

LE COIN DU FEU

REVUE MENSUELLE

ABONNEMENT: }
\$2.00 PAR ANNEE. }

OCTOBRE 1896

{ ADMINISTRATION:
{ 23 RUE ST. NICOLAS.

SOMMAIRE

ENCORE UNE IMMUNITÉ MASCULINE,	<i>Mme Dandurand.</i>	CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON,	***
CLUBS DE FEMMES,	<i>Jean Frolo.</i>	UNE ROMANCIÈRE ITALIENNE,	***
UNE VAILLANTE RUSSOPHILE,	<i>Juliette Adam.</i>	LE PHYSICIEN ARCHEREAU,	***
LES FEMMES ROMAINES,	<i>E. le Normant des Varannes.</i>	ENQUÊTE SUR LE TRAVAIL DES FEMMES,	***
A TRAVERS LE FÉMINISME,	***	COURRIER DE LA MODE,	***
COMMENT CORNEILLE ECRIVIT "MÉLITE,"	<i>Comte Charles de Momy.</i>	LE MARIAGE,	<i>Marie Duclou.</i>
NOTES D'UN MONDAIN,	<i>Muscadin.</i>	LA FÉE,	***

Encore une Immunité Masculine

Des esprits chagrins appartenant au sexe beau, mais soi-disant victimé, trouvaient déjà que ces chers hommes en avaient trop. Tout n'est que privilèges du côté de la gent barbue ! soupiraient quelques envieuses avec une pointe d'amertume. Et la pensée que l'abus de ces privilèges est toujours chèrement payé par les bénéficiaires n'était qu'un baume insuffisant pour calmer les souffrances de leur rancœur.

Eh bien ! voilà qui va aggraver la jalousie de ces grognons irréconciliables. Nous venons de découvrir une nouvelle immunité du sexe heureux : c'est celui d'être exempt de la plupart des fautes d'orthographe que nous commettons souvent avec un degré d'éducation identique.

Quelle femme écrivant peu, ou ayant de rares occasions d'appliquer les règles de syntaxe apprises à l'école, n'a pas été douloureusement embarrassée par l'accord d'un participe ?

Ces méchants participes font si mauvais ménage avec leur complément, et pratiquent avec tant de désinvolture la loi du divorce, qu'on n'est jamais sûr de son affaire avec eux. S'accordent-ils, ou ne s'accordent-ils pas?...question délicate et épineuse, qu'on nous condamne à résoudre à la sueur de notre front.

Les difficultés de ce problème, en certains cas

presque irréductibles, s'aplanissent comme par enchantement si l'on a le bonheur d'être homme.

Ces angoisses du choix d'un parti—si lourdes au tempérament féminin — n'existent pas pour la forte tête de l'autre sexe. Cette misère de régler à tout bout de champ des questions d'arbitrage difficiles, à côté desquelles le cas de Salomon n'est qu'une plaisanterie solennelle, leur est inconnue.

Par une aimable et commode coïncidence, le participe neutre ou invariable ne fait qu'un avec le participe masculin.

Ce dernier, dans ses dispositions les plus conciliantes, quand il se prête à une harmonieuse entente avec son complément et file avec lui le parfait accord, garde l'air inflexible du plus intransigeant des verbes neutres conjugués avec avoir.

Quelles perplexités épargnées par le fait, au sujet qui peut cacher les nuances les plus versatiles du verbe ou de l'action sous le masque de l'invariabilité !

Là où une infortunée correspondante, — arrêtée par la subtilité capricieuse d'un participe qui se dérobe comme l'insaisissable papillon, — lacère son buvard de coup de plumes nerveux en cherchant dans son esprit le talisman qui domptera ce

fantôme irripresible, le plus ignorant des commis-voyageurs maîtrise le redoutable problème et ferme sa lettre avec la sérénité d'une conscience incapable de pécher.

L'innocence est facile à ce compte là.

Le même critérium n'est accessible pour nous qu'au prix d'efforts intellectuels, de raisonnements ténus et d'une science profonde et péniblement acquise.

Voilà qui ajoutera un grief aux réclamations de

celles qui veulent une nouvelle répartition des droits et privilèges des deux sexes.

Pour les autres, qui, comme nous, acceptent sans trop murmurer un état de choses qui offre encore pas mal de bons côtés, elles se consolent d'une telle inégalité par le sentiment de supériorité qu'elle donne.

A écrire sans péril, on triomphe sans gloire.

M^{me}. Dandurand.

Clubs de Femmes

Quoi que puisse en penser le sexe fort, toujours convaincu que du côté de la barbe est la toute-puissance, nous ne sommes plus à cet heureux temps de Molière. Le principe de la liberté individuelle proclamé par la Révolution française ne veut plus souffrir d'exception. Les droits de l'homme impliquent les droits de la femme. On connaît les ligues retentissantes fondées pour les conquérir. L'éloquente Maria Deraisme, qui avait le verbe viril, en a été l'une des principales initiatrices. Tout ce qui parle, tout ce qui écrit parmi le sexe aimable tient à manifester en faveur de ces revendications. Les mœurs, la Constitution, le Code civil, prétendent les novatrices, ont fait de la femme un être inférieur à l'homme; nous voulons qu'elle devienne son égale.

Partie de cette idée générale, elles poursuivirent leur assimilation par tous les moyens: articles, conférences, banquets, congrès, tout leur est bon pour rallier la multitude féminine à leur programme. Mais c'est surtout les adhésions masculines qu'elles recherchent. On le leur a reproché comme une contradiction. A quoi elles ont répondu qu'elles ne peuvent pas changer les lois sans le consentement de leurs "tyrans." Il y en a, du reste, de fort doux parmi ces maîtres dont on jalouse les prérogatives. Plus d'un s'est rallié, par pure galanterie, à la cause de l'émancipation. D'autres, et non des moins considérés, comme l'ancien sénateur de la Seine, M. Georges Martin, s'en sont déclarés les apôtres convaincus, et ils paient de leur personne. Les jeunes, eux aussi, ont donné. Ils ont délégué à la tribune et dans la presse M. Jules Bois, un oseur qui a du talent. La campagne, une fois commencée, ne s'est pas un seul jour ralentie.

* * *

Le *féminisme* a déjà remporté plusieurs succès dans les Chambres. C'est lui qui a fait prévaloir l'égalité des deux sexes devant le divorce. C'est encore lui qui a fait admettre les femmes commerçantes à l'élection du Tribunal de commerce. Le Sénat surtout s'est empressé à leur donner cette satisfaction. D'autres conquêtes dans l'ordre civil sont en train. Ce qui paraît surtout dominer dans le groupe des modérées, — car le parti a des intransigeantes — c'est l'ambition de rendre à la femme la libre disposition de sa fortune, de son salaire, de ses enfants. Les plus avancées ne se contentent pas de si peu. Tout ou rien, telle est leur devise. Elles veulent non seulement pouvoir élire, mais aussi pouvoir être élues. Le Conseil municipal ne les tente pas moins que l'administration des bureaux de bienfaisance et des hospices. Mais il ne leur déplairait pas d'entrer au Conseil d'arrondissement et au Conseil général. Et même, demandent-elles avec crânerie, pourquoi la Chambre des députés ne leur ouvrirait-elle pas ses portes? Elles ne redouteraient pas les boucans parlementaires! Mais celles qui se piquent d'être raisonnables, et qui préfèrent la tranquillité du ménage et les joies de la famille aux bruyantes bagarres de la politique, refusent de suivre le mouvement. Elles objectent qu'à vouloir trop exiger, on risquera de ne rien obtenir du tout. Ce qui enhardit les extrêmes, c'est la propagande croissante qui s'opère dans le même but à l'étranger. Chaque dame amène des affiliées et des correspondantes nouvelles. Les "doctresses" se succèdent, apportant à l'Œuvre le prestige de leur savoir et de leur élocution abondante. L'Angleterre détient

le "record" de la propagande. L'Amérique la suit de près. Il vient des renforts du fond de la Suède. L'Allemagne, la Hollande s'en mêlent. Et si la Russie féminine ne fait pas parler d'elle, ce n'est pas l'envie qui lui manque. Combien possède-t-elle, dans son aristocratie comme dans ses familles de moujiks, de créatures douées des facultés métaphysiques les plus éveillées et les plus ambitieuses!

* * *

Aussi n'est-il pas extraordinaire de voir tant d'efforts, même excentriques, de la femme idéologue aboutir un peu partout à l'institution de véritables *clubs* de femmes! Là, elles sont chez elles. Elles ont une maison, des locaux qu'elles approprient à leur usage, une salle de conversation, une bibliothèque, des salons où elles reçoivent. Ces établissements sont absolument installés sur le modèle des cercles d'hommes. Chacune des adhérentes, pour être reçue, doit être présentée, soumise à l'affichage et au vote. Il y en a de cruellement blackboulées. Les hommes ne sont admis qu'au titre d'invités, et on ne leur permet pas de payer les consommations qui leur sont offertes. Il n'y a pas de billard peut-être, mais on y arrivera. En attendant, les dominos, les cartes, les échecs, les "dames" naturellement, sont autorisés. Il serait amusant de se glisser dans ces ruches pour savoir ce qu'on y pense de l'homme, de la société, de la vie en général. C'est une réduction du gouvernement de la femme par elle-même.

On ne peut plus faire un pas en Amérique sans rencontrer des cercles de toute dénomination et de toute couleur. Artistes, philanthropes, politiciennes, économistes, herboristes, industrielles, commerçantes, chaque catégorie aspire à se mettre dans ses meubles. A New-York, il n'y a pas moins de vingt-neuf de ces Associations de tout genre. Même effervescence à Boston, à Chicago, à Philadelphie, à San-Francisco. On a cité celle des "Veuves" à Cincinnati. Elles ne prennent pas précisément l'engagement de ne se point remarier, mais du moins sont-elles rayées impitoyablement quand elles abdiquent leur liberté aux mains d'un nouvel époux. Lisez le livre de Mme Shaw, il abonde en détails imprévus sur cette infinité de groupes autonomes.

L'Angleterre n'a pas voulu être en retard sur les Yankees. L'*Alexandra Club*, fondé à Londres en 1884, a plus de huit cents noms de la "gentry" sur ses tableaux. C'est de tous le plus aristocratique, le plus fermé. Mais combien plus ouvert le Club de l'Université, dont le titre dit la composition! Le plus progressiste, le *Pioneer Club*, qui a élu pour sa première présidente Mme Massingbred, a plus de trois mille propagandistes à Londres et dans tout le Royaume-Uni. Les pensives Allemandes sont moins remuantes, mais elles ont tout de même à Dresde, à Berlin, à Munich, à Bade, leurs "Damen-Kaffee," leurs centres de réunion, leurs "chambrées," d'où le sexe laid est rigoureusement banni. En Autriche, elles font du sport; en Italie, de la musique. Il y a à Florence une Société exclusivement composée de femmes et de jeunes filles qui excellent à pincer de la mandoline.

* * *

Comme on doit bien le penser, Paris a voulu, lui aussi, avoir son cercle de femmes. On connaissait bien quelques Sociétés; c'est surtout à table ou pour danser qu'elles se réunissaient. Tel le dîner des "Rieuses," où les artistes de nos théâtres ne dédaignaient pas de convier les critiques barbus. Mais cela ne ressemblait en rien au cercle qui vient de se fonder rue Duperré et que préside Mme de Maroy.

Son origine ne remonte guère qu'au mois de février de cette année. Tout y est féminin, y compris le personnel servant. Il est destiné à procurer un peu de repos, des distractions, l'agrément de la causerie à celles qui n'ont plus ni mar, ni enfants, ni famille. Son but se résume dans cette épigraphe qui orne ses statuts: "Union, bienveillance, solidarité, protection." Ces statuts, où un philosophe a respiré la sagesse de Solon, interdisent toute discussion politique ou religieuse; mais si la lettre tue, l'esprit vivifie. Ce qu'il y a de certain, c'est que les "Ladies' Club," comme elles se dénomment, sont très résolues à s'entraider de toute manière pour se ménager des influences, obtenir des situations, décrocher la timbale, à la façon américaine. Mais des hommes, il n'en faut pas. On a sur eux prononcé le solennel: Raca! Vous qui frappez à la porte de ce petit hôtel, laissez toute espérance!

* *

Il est par bonheur des institutions moins closes. Celles-là ont un état civil déjà ancien. Elles figurent dans tous nos annuaires. Ce sont de tous côtés des femmes associées pour secourir les pauvres, recueillir les vieillards, soulager les malades, soigner les accouchées, élever les enfants, éduquer des orphelins. Les œuvres que la charité a inventées depuis quarante ans dans notre pays sont innombrables. Paris et la province en sont pleins. Les cotisations, les dons, les subventions sont employés à adoucir les misères les plus cachées comme les plus criantes. Qu'elle soit pieuse ou purement laïque, la charité française emprunte les formes les plus ingénieuses pour tarir ou alléger la souffrance. Quelle organisation plus heureuse et plus pratique que cette œuvre de la Bouchée de Pain, dont M. Ritt, ancien directeur de l'Opéra, est le dévoué président !

A côté de la philanthropie, la solidarité professionnelle s'affirme, ici pratiquant la coopération, là canalisant l'épargne. Sa prévoyance fait merveille dans les mutualités. Qui ne connaît les

Prévoyants de l'Avenir, si habiles à faire fructifier les petits capitaux de ses millions de souscripteurs ? Et pour en revenir aux femmes, il existe notamment à Paris une Société des Demoiselles de magasin, qui est administrée avec une intelligence, une méthode, une économie qui lui permettent de répandre autour d'elle beaucoup de bien. Nous avons aussi l'Association des Femmes peintres et sculpteurs dont les Expositions annuelles attirent tous les dilettanti des ateliers et de la presse. Combien de non moins utiles, de non moins intéressantes pourrais-je rappeler encore !

Il est vrai que dans toutes ces Associations les femmes ne s'adonnent pas à l'odieuse politique. Elles ne se piquent pas de philosophie transcendante. Elles cherchent moins à s'affranchir de la tutelle des hommes qu'à devenir pour eux des compagnes aimables, qui seront demain des mères de famille accomplies, dignes enfin de la patrie française et des enfants qu'elles comptent bien lui donner.

Jean Frolo.

Une Vaillante Russophile

On sait que Mme. Adam, notre illustre confrère de la *Nouvelle Revue*, a toujours été un apôtre fervent de l'alliance franco-russe. Elle compte parmi les promoteurs de cette grande œuvre nationale. Depuis des années son patriotisme éclairé insufflé à la nation française l'amour de la Russie. Son beau rêve est enfin accompli. Le souverain du plus grand empire du monde vient de manifester — devant les rois stupéfaits dans leur profond égoïsme — qu'il se range du côté de la France démocratique et républicaine. Aussi les lettres de Mme Adam sur la politique extérieure respirent-elles une parfaite allégresse.

Nos lectrices en liront avec intérêt un extrait :

Et depuis Cronstadt, nous les dévoués de la politique russophile, nous les dévots du Tsar francophile, si rares jusque-là, nous avons grandi en nombre, rendant à l'empereur Alexandre III sa marche vers nous plus facile, puis enfin nous sommes devenus légion, et bientôt nous avons été la France tout entière. Répétons-nous que nous devons celle alliance au grand Tsar mort et à

l'Impératrice Marie, qui incarne aujourd'hui, pour nous, en sa personne, la mémoire vivante d'Alexandre III.

L'une de mes œuvres franco-russes, celle du myosotis, de la fleur du "Souvenir," est née du sentiment exalté que m'inspirent les absents, mes frères séparés et les morts.

J'ai eu, par l'empereur Alexandre III, par l'impératrice Marie, l'approbation de ce sentiment, et c'est pour mieux faire comprendre pourquoi je leur ai voué à eux-mêmes le culte de mon "Souvenir," que je dirai en quelles circonstances m'est venue deux fois cette émouvante approbation.

Aux approches des fêtes de Toulon, le Tsar, étant à Copenhague, fit au commandant et aux officiers de nos bâtiments, de l'*Isly*, alors dans les eaux danoises, l'honneur de sa visite à bord. Parlant des préparatifs enthousiastes faits pour recevoir ses marins, l'empereur Alexandre III ajouta :

"Une chose me touche particulièrement, c'est l'idée pleine de cœur d'offrir un souvenir des femmes françaises aux absentes."

L'hiver dernier, j'avais, comme pour tant d'œuvres franco-russes, réuni de nombreuses bonnes volontés, fait appel aux générosités inépuisables, qui répondent toujours à ma prière, pour envoyer des dons à la vente de charité patronnée par la jeune impératrice en faveur de la création d'un asile international.

Parmi ce dons recueillis, le mien était un éventail monté en laque bleue; une longue gerbe de myosotis, de la fleur du souvenir, avec la vague silhouette de Notre-Dame de Paris, y était peinte.

L'impératrice Marie et la reine Olga de Grèce avaient aimé, et l'avaient dit, le "Souvenir" des femmes françaises aux femmes des marins russes, les bijoux ornés de myosotis.

Mon vœu, en envoyant cet éventail à Pétersbourg, était que l'impératrice Marie se rappelât la fleur du "Souvenir," qu'elle achetât ce don d'une femme française dont la dévotion à la mémoire d'Alexandre III n'a pas faibli un seul jour.

Je n'avais dit à personne mon ambition, mais j'avais prié l'âme du Tsar défunt d'inspirer à la Tsarine l'idée de cet achat.

Deux heures après l'ouverture de notre exposition dans la salle française du palais d'hiver,

l'impératrice Marie faisait acheter mon éventail avec sa gerbe de fleurs du "Souvenir."

Depuis, j'ajoute sans cesse une fleur à cette gerbe, et je vis de plus en plus par le "Souvenir"

Aussi ai-je compris que j'avais le devoir de reporter ma pensée constante vers les morts, vers ceux que j'ai aidés à développer les sentiments d'amour de deux peuples l'un pour l'autre. Je n'ai plus à aller en avant. Je dois me retourner pour faire, avec quelques amis russophiles de la première heure, un cortège vivant aux morts, à Skobelev, à Katkoff, à Aksakoff, au prince Lobanoff, à Le Flô, au duc Decazes, à Chanzy, à Appert, à Miribel.

La première partie du grand œuvre de l'alliance est accomplie. Le plus grand nombre des promoteurs ayant disparu par la mort, ceux qui ont agi avec eux doivent s'effacer. Chaque génération a son rôle, celui des initiateurs est terminé.

Nous avons fiancé deux peuples, d'autres vont solennellement, officiellement présider à leur union. Nous étions les chantres de l'amour; ils seront les témoins et les tabellions qui signent un contrat. . .

Juliette Adam.

Les Femmes Romaines

DU "FÉMINISME CHRÉTIEN."

Les Grecs ni les Romains ne semblent pas s'être souciés de donner à leurs filles, pas plus qu'à leurs garçons, du reste, une éducation religieuse. Leur culte n'avait ni dogmes, ni enseignement moral. C'était une série de pratiques que l'usage enseignait, et l'histoire des dieux était un recueil de merveilleuses légendes, source de récits populaires, et base de toute littérature. Les femmes y portaient l'ardeur de leur esprit, et y étaient encouragées par leurs maris. La loi religieuse les traitait beaucoup mieux que la loi civile; la femme était dans le sacerdoce l'égal de l'homme, et le collège des vestales avait une importance très grande. La religion s'efforçait de rendre le mariage plus solennel, d'entourer le divorce, surtout celui des prêtres, de plus grandes difficultés, blâmant même les secondes noces. Elle contribue aussi à rendre la réclusion des femmes moins sévère, par leur participation aux

fêtes, dont quelques-unes, comme celle de la Pudeur patricienne, leur étaient exclusivement réservées. Elles étudiaient la philosophie; "elles avaient droit à la vérité, ayant droit à la vertu." Beaucoup s'en faisaient une mode; il en a été, il en sera toujours ainsi. Mais celles dont l'esprit s'était ouvert à de hautes conceptions intellectuelles se convertirent des premières à la religion du Christ, ce Dieu jaloux qui ne souffrait pas de partage. Ce fut l'élévation et la pureté de la morale chrétienne qui les attira vers cette religion et les fit renoncer à tous les privilèges que leur accordait la religion païenne. Le christianisme les excluait du sacerdoce, mais les plaçait à la plus grande hauteur morale, en faisant d'une femme la mère de l'Homme-Dieu.

La question de l'éducation des femmes est liée intimement à une plus grave: celle de leurs droits. Il est évident qu'une instruction plus sérieuse,

plus complète leur donne le moyen d'occuper et d'exiger une place plus importante dans la société. A Rome, la femme, en tutelle toute sa vie, ne pouvait rien faire sans être assistée de son père, de ses frères, ou de son mari, suivant la loi. Dans la pratique, il en était tout autrement. Elle tenait dans la famille une place considérable qui lui était bien due, alors qu'aux vertus essentielles elle avait su joindre les talents et les agréments qui font le charme de la vie. Une antique formule rappelle qu'elle partageait, en égale et non en inférieure, l'administration de la maison. Lorsqu'elle en franchissait le seuil pour la première fois, elle disait à son mari : " Là où tu es maître, moi je vais être maîtresse."

Malgré les sévérités de la loi, on vit nombre de femmes obtenir une prépondérance telle, même dans les affaires publiques, que Caton l'Ancien, renouvelant le mot de Périclès, put s'écrier plaisamment : " Partout les hommes gouvernent les femmes ; et nous qui gouvernons tous les hommes, ce sont les femmes qui nous gouvernent !"

Leur pouvoir s'accrut sous l'empire, surtout. On vit les impératrices paraître publiquement et être associées aux cérémonies, même aux triomphes des empereurs. Naturellement la ville imita la cour ; il y eut, comme de nos jours, des femmes politiques mêlées à toutes les intrigues, briguant des places pour leurs maris ; d'autres prenant part aux concussions des gouverneurs des provinces, passant des revues, haranguant les troupes. Bonne ou mauvaise, leur influence était devenue immense et incontestée, sans qu'on eût pour cela modifié la législation. On vit même des soldats élever une statue à la femme de leur général. Nous n'en sommes pas encore là. Dieu merci ! Quel encombrement ce serait, par l'épidémie de statuomanie qui court, si chaque grand homme, ou présumé tel, devait être accompagné de sa moitié, pour l'édification des races futures !

La morale eut-elle à gagner à cette émancipation des femmes ? S'il faut en croire les moralistes qui tonnent contre elles, déplorent l'abandon des anciennes mœurs et les accusent de tous les excès dont quelques-unes seulement étaient coupables ou complices, elles auraient eu la plus grande part à l'avisement des mœurs. N'est-ce pas restreindre un peu trop la part qu'on pouvait,

à bon droit, imputer aux hommes ? Il est certain toutefois que la liberté plus grande, non pas accordée aux femmes, mais conquise par elles, a pu, pour un certain nombre, dégénérer en licence. Mais la plupart, en dépit des tableaux outrés de Juvénal, en faisaient un plus louable emploi, et gardaient la dignité du foyer domestique beaucoup mieux que si elles n'avaient su que l'art de filer la laine, en y retenant, par l'attrait d'une intelligence cultivée, leurs maris et leurs fils. Il y avait, au premier siècle de notre ère, beaucoup de femmes instruites, et bon nombre aussi de pédantes. Toute chose, bonne en soi, engendre des excès fâcheux. Les débordements, les crimes, sont de toutes les époques ; la liberté n'en est pas cause, elle accroit, au contraire, le respect de soi-même avec le sentiment de la responsabilité. L'oppression développe les instincts bas et mauvais, suscite des crimes monstrueux. On n'a qu'à pénétrer dans les harems si bien gardés de l'Orient pour s'en convaincre. La droiture, cette qualité maîtresse qui préserve de tant d'écueils, n'habite que les âmes libres.

L'émancipation des femmes romaines a été, à l'origine, une conquête sur les mauvaises mœurs, nous croyons l'avoir démontré, sans vouloir nier les excès qui ont pu s'ensuivre ni les débordements qui ont fait la célébrité de quelques-unes. Les moralistes pèchent rarement par indulgence, et concluent trop facilement du particulier au général. Ils ont, trop facilement aussi, chargé la femme romaine de toutes les iniquités de la décadence. Nous dirions volontiers, en modifiant un vers connu :

Ah ! si les femmes savaient peindre !

Les couleurs eussent été peut-être plus équitablement réparties. Ou plutôt, elles auraient eu bien mieux à faire que de tracer l'odieuse peinture de vices que tout le monde s'accorde à blâmer, du moins en théorie ; c'était de s'attacher à développer les vertus qui en préservent. Je n'ai jamais compris pourquoi on donnait le nom de moralistes à des gens atrabilaires qui s'appliquent à décrire des choses dont il faudrait détourner les yeux pour les flageller impitoyablement, je le veux bien. Mais à quoi sert d'étaler au grand jour ces infamies, ou même de scruter si curieusement le

mauvais côtés de la nature humaine? Il n'est pas besoin de la trop mépriser. Montrez plutôt ce qui l'ennoblit, ce qui la relève, ce qui lui donne la force de résister au mal. Le bien a aussi sa contagion qu'il faut s'appliquer à répandre. Craignons, comme disait dans sa candeur d'honnête homme et de père de famille, l'excellent Toppfer, qu'à force de nous montrer l'âme humaine comme un champ rebelle au bon grain, on ne nous pousse à tirer partie de l'ivraie.

En résumé, l'émancipation de la femme romaine a resserré les liens de la famille en étendant sa sphère d'action, et rendu plus étroite l'union conjugale. C'est le but auquel tendent également nos revendications dans ce qu'elles ont de juste et de

modéré, les seules dont nous nous occupons ici. Plus de droits implique plus de devoirs, une appréciation plus sérieuse de la vie. Ce n'est pas pour entrer en lutte avec l'homme que nous voudrions voir la femme affranchie des abus de sa tutelle, mais pour concourir librement à l'accomplissement d'une mission commune.

Et si le père méconnaît ses devoirs... pour que la mère puisse y suppléer, protéger les enfants, leur donner à la fois le pain de l'âme et du corps et préserver la sainteté de son foyer, afin que, s'il ne peut plus être le foyer domestique, il demeure au moins le foyer maternel.

E. le Normant des Varannes.

A Travers le Féminisme

Encore une profession jusqu'ici réservée exclusivement aux hommes, et que, à très juste titre, les femmes commencent à ambitionner et à exercer avec succès : la pharmacie. En Belgique, on compte déjà douze pharmacies tenues par des femmes, et, dit le docteur Depaul, l'éminent toxicologue de l'Université de Bruxelles, beaucoup mieux tenues et beaucoup plus propres que celles qui sont exploitées par des hommes. En Angleterre, les *chemist women* ne sont pas moins de 1,340. Et en France?

C'est aux Etats-Unis que la femme a le plus de droits; depuis le bill du 12 juillet 1870, tous les emplois lui sont devenus accessibles. Aussi compte-t-on plus de 15,000 femmes occupant des situations variées, depuis le secrétariat de la présidence de la république jusqu'aux emplois des ministères. Elles sont 7,000 dans les postes, 3,000 à l'intérieur, 2,000 aux finances, 250 à la guerre, avec des traitements qui pour quinze cents d'entre elles s'élèvent à \$900.00, et pour dix, \$1,800.00. L'enseignement est entre les mains d'une majorité de femmes (191,000 contre 104,000 hommes).

En Angleterre, 25,928 femmes sont employées dans les chemins de fer. En Espagne, 400 sont occupées dans les télégraphes; en Autriche, 880; en Russie, 874; en Suède, 469 contre 250 hommes.

En France, l'administration des postes, télégraphes et téléphones emploie un grand nombre de femmes, qu'il est trop d'usage, dans le public, de rendre responsables de l'organisation souvent

défectueuse du service, dont elles sont elles-mêmes les premières victimes. Nous comptons un certain nombre de doctresses en médecine, et deux doctresses en droit. Nous sommes encore loin des 100 doctresses, des 300 étudiantes des Indes anglaises, des 300 doctresses du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, des 1,000 étudiantes de Russie, et des 2,000 femmes médecins des Etats-Unis.

Croit-on que ces milliers de femmes travaillent pour l'unique plaisir de quitter leur foyer? Il nous semble plutôt que c'est dans le but très louable de s'en créer un ou de l'alimenter, si elles en ont un.

L'annuaire du Club Alpin nous apprend que quatre-vingt-une femmes sont montées jusqu'au sommet du Mont Blanc. Dans ce nombre, les Anglaises tiennent le "record," pour employer un mot de leur langue qui tend à s'implanter dans la nôtre; les Françaises viennent ensuite, puis les Américaines — qui l'aurait cru? — puis les Russes, les Autrichiennes, les Suissesses — on leur aurait cru le pied plus montagnard. — Nous n'éprouvons pas le besoin de nous extasier devant la grosse dépense de courage et d'argent que représentent ces très inutiles expéditions. L'un et l'autre, courage et argent, peuvent, selon nous, trouver un emploi autrement utile et recommandable; et si nous admirons avec enthousiasme, si nous saluons avec un respect quasi religieux ces vaillants et ces vaillantes qui exposent leur fortune et leur vie au service de quelque grande et noble cause, scientifique, humanitaire ou religieuse, en présence de ces extravagants, et plus encore de ces extravagantes qui semblent défier la nature et tenter jusqu'à Dieu, pour une simple question de gloriole, nous haussons les épaules, réservant pour de plus dignes nos sympathies et notre admiration.

Comment Corneille Écrivit "Mélite"

On n'a guère étudié les comédies de Corneille, qui furent les seules œuvres de sa jeunesse, et peu de gens ont pris la peine de les lire. Elles ne sont cependant point sans mérite, et j'espère le faire voir. Il est vrai qu'elles sont tellement inférieures aux drames qui ont fondé la gloire du maître, que la postérité est dans son droit lorsqu'elle les ignore ou les oublie ; mais enfin je crois bon, sans protester et sans rechercher en quoi que ce soit l'originalité d'un paradoxe, de les examiner avec quelque attention, parce que rien n'est indifférent, il me semble, dans les travaux d'un aussi grand homme. Comment et pourquoi, pendant les sept années de ses débuts, s'est-il obstinément attardé dans un genre qui n'était pas le sien ?

Comment s'était-il engagé dans cette route ? Ce ne pouvait être par condescendance pour le goût de son temps : la comédie n'était pas alors plus à la mode que la tragédie, et même les précédents auteurs inclinaient plutôt vers ce dernier genre. Garnier, Jodelle, Hardy, Mairet lui avaient dû le plus clair de leur étonnante renommée. Aucun ouvrage comique n'avait en un tel succès qu'un jeune poète en pût être ébloui. D'un autre côté, les graves études auxquelles s'était livré Corneille avant de songer à écrire semblaient devoir l'attirer beaucoup plus vers les scènes de l'histoire, vers le langage des passions élevées que vers les intrigues et le dialogue superficiel de la comédie, telle qu'on la comprenait à son époque. Mais quoi ! de même qu'une circonstance indifférente peut modifier le cours des plus grands événements, de même un fait, bien insignifiant en soi, a égaré Corneille : il a été comme un voyageur qui, à l'entrée de deux routes, attiré par un joli site, une fleur, un oiseau, que sais-je ? prend la mauvaise au lieu de la bonne, et ne s'aperçoit que longtemps après de son erreur.

Voici l'anecdote rapportée par quelques contemporains, et confirmée par Thomas Corneille et Fontenelle. Le jeune homme n'était encore qu'un avocat inconnu, lorsqu'un de ses amis, amoureux d'une jolie Rouennaise, Mlle Milet, eut l'imprudence de l'introduire chez elle. Il en advint que Corneille s'éprit de la dame en tout bien tout honneur, et parut être agréé. L'aventure n'alla pas loin, car Mlle Milet, s'il est exact qu'elle eût réellement préféré son nouvel adorateur, n'en épousa pas moins un conseiller au parlement. Mais auparavant le jeune avocat s'était enhardi à lui adresser un sonnet où il dépeignait "sa flamme." Ce sonnet dont il était évidemment très fier et cette substitution d'un amoureux à un autre lui donnèrent l'idée d'une pièce de théâtre sur un soudain changement d'inclination et où le sonnet pourrait être intercalé. De là, *Mélite*, anagramme du nom de famille de la belle, et c'est ainsi que le poète, inconscient de sa destinée, s'est trouvé abusé par un bizarre effet d'optique et de psychologie. S'il eût échoué, il fût promptement revenu sur ses pas ; mais, si faible que fût *Mélite*, elle était très supérieure aux comédies du temps, et l'auteur, encouragé, applaudi, se trouva tout naturellement persuadé, par l'engouement du public, qu'il était dans le droit chemin. Cette erreur était d'autant plus excusable que le sens comique de Corneille, si inférieur qu'il fût à son génie tragique, avait une valeur relative qui le pouvait tromper lui-même, que nul sujet dramatique considérable ne s'offrait encore à son esprit, et qu'il fallait peut-être à un génie aussi puissant quelque temps de plus pour se reconnaître, réagir contre le mirage et subir dans toute sa force la sévère inspiration qui devait être sa gloire.

Comte Charles de Mouy.

Notes d'un Mondain

PENSÉES INTIMES.

Chacun a sa manière d'entendre l'économie. La ménagère canadienne se targue d'une certaine supériorité dans l'art difficile de joindre les deux bouts. Les plus habiles sont celles qui accomplissent annuellement ce tour de force.

En France on fait mieux : Quel que soit le budget de la famille, la mère, qui est toujours le gouvernement, commence par le majorer en faveur de l'épargne ; puis elle pourvoit au logement, puis à la nourriture, et en dernier lieu à l'habillement. Ce système fait que l'on vit habituellement selon ses moyens tout en songeant à l'avenir.

Une de mes amies me donnait l'autre jour cette définition qui a du vrai :

— En France on est économe et généreux. Ici nous sommes gaspilleurs et mesquins.

Elle citait à l'appui l'exemple de certains jeunes gens qui ne se refusent aucun luxe, et qui fuient la compagnie des dames dans la crainte de faire quelque dépense pour frais de galanterie. Et les familles, qui, tout en semblant vivre sur un grand pied, sont inhospitalières, et n'ont jamais un verre de vin à offrir à leurs amis.

∞ Mademoiselle Cécile B., une jolie débutante, inaugurera cet hiver une coutume charmante. Je dis une *coutume* ; je souhaite que cette mode nouvelle le devienne. Je sais du moins nombre de mères de familles qui n'attendaient que le signal d'un bon et courageux exemple pour l'adopter.

Donc M^{lle} Cécile a le bonheur d'avoir une mère qui l'a élevée de ses propres mains. A la suivre ainsi jour par jour cette mère a constaté combien il était difficile et imprudent de lâcher tout-à-coup, d'abandonner à elle-même l'enfant qu'elle n'a jamais cessé un seul instant de guider.

— Il me semblerait que j'abandonne une petite aveugle sur la grande route, ou que, comme la mère dénaturée du Petit Poucet, j'égare volontairement mon enfant dans la forêt, me disait à moi-même M^{me} B.

— Quand même ! s'écria là-dessus la gracieuse fille en se serrant contre l'épaule maternelle, je ne risquerais pas toute seule dans un salon pour

un monde ! Je serais sûre de faire une sottise à chaque pas.

De consentement général (le père comme tous ses pareils appuie avec véhémence une résolution qu'il n'aurait jamais prise tout seul), il a été décidé que Cécile n'irait dans le monde qu'accompagnée de son père ou de sa mère.

— C'est fort bien, ai-je objecté à M^{me} B ; mais vous condamnez la pauvre petite à une réclusion absolue. Comme on ne vous invitera pas, il lui faudra faire le sacrifice de tous les plaisirs des jeunes filles de son âge.

La difficulté avait été prévue et résolue.

Il est certain qu'il faudra faire le sacrifice de ces bals auxquels n'assiste que la jeunesse célibataire, et ce sera parfois dur pour la naïve et ardente fillette. Cependant, moi qui suis un grison plein d'expérience je me dis que cette privation prévendra le dégoût précoce du monde qui fait de nos jeunes filles de vingt ans des matrones mélancoliques et blazées. Le malheur est donc moins grand qu'elle se l'imagine.

Mais pour compenser cette prétendue privation, on a dressé tout un plan de réunions plus ou moins intimes, qui, selon moi, seront cent fois plus agréables que les grandes soirées.

D'abord, M^{lle} Cécile fera son début chez elle. A ce bal blanc elle invitera ses amies intimes avec leurs parents naturellement, ainsi que les jeunes gens qui visitent la maison paternelle (entre nous, je crains bien que si l'on tient à cette condition il y ait un fort excédant féminin, car notre engeance n'est guère visiteuse, même quand elle brigue des invitations). En outre M^{me} B. s'engage à ouvrir son salon aux amis une soirée par mois, de sorte que le monde que sa fille ne fréquenterait pas autrement viendra chez-elle.

Mais ce qui sera charmant, c'est que chaque semaine Mademoiselle offrira du thé à cinq heures sans invitations... du moins officielles.

Il n'a pas été difficile de trouver quatre ou cinq familles amies qui se promirent d'adopter la même règle de conduite.

Ces demoiselles recevront ainsi dans le jour,

alternativement, sous l'œil de la maîtresse de la maison, mais sans que la présence des parents des visiteuses soit obligatoire — concession aux mœurs du jour.

Je me figure que ces rendez-vous, où la présence des jeunes gens, tout en étant désirée, ne sera pas indispensable, aura un grand attrait pour ces derniers

La facilité d'accès, le sans-cérémonie, le cachet d'intimité, le fait de n'avoir pas été sollicité feront naître le désir d'aller voir ces demoiselles tirer l'aiguille, jouer du pinceau ou repasser leurs sonates — car il est entendu qu'on travaillera.

Le plus beau c'est que, paraît-il, on nous tolérera en habit de tous les jours. Ce n'est pas un mince privilège pour des rustres comme nous, qui avons pour la cravate blanche la haine farouche que les premiers américains, c'est-à-dire les Peaux-rouges, auraient éprouvée pour des bottes étroites.

— Il y a des gens qui me disent qu'ils admirent mes scrupules et mes principes sévères, mais qu'avec tout cela je ne marierai jamais ma fille, ajoute M^{me} B. après l'exposition de ses projets. C'est un malheur auquel nous nous résignerons facilement, son père et moi, continue-t-elle. D'ailleurs, nul intérêt ne nous fera consentir à jeter notre enfant sur la voie publique, loin de nos yeux

et hors de notre surveillance. Nos cher enfants ne sont pas une marchandise qu'on laisse traîner à l'étalage ou que l'on confie à des mains inexpérimentées comme celles d'un frère ou d'une jeune amie occupés à leurs propres affaires."

Hélas ! c'est pourtant vrai qu'il faut que les jeunes filles se marient ! Quel dommage ! Et comme je comprends la tristesse des pauvres mères qui doivent travailler de leurs mains à l'établissement de leur fille chérie !

C'est égal, je ne vois pas pourquoi M^{lle} Cécile, qui est jolie avec une mutinerie, une pétulance de jeune levrette ; M^{lle} Cécile, dont la grâce et la fraîcheur, selon l'expression pittoresque de sa mère, ne se gâteront pas à l'étalage, ne se trouverait pas nantie un de ces matins, du plus beau mari de Montréal.

Qui sait si l'on ne se donnera pas quelque mal pour aller chercher au fond de sa retraite une beauté qui ne se prodigue pas.

L'acquéreur délicat et avisé ne se contente pas toujours de ce qu'on exhibe à tous les chalands. Il rêve d'un type original et inédit sur lequel l'indifférence du public n'a pas eu d'option.

Ce n'est pas pour me vanter, mais je suis de ceux-là.

Muscadin.

Conseils de la Mère Grognon

Il y a les gens qu'on estime et ceux qu'on admire. Ce sont les premiers qu'on est le plus près d'aimer.

En se prévalant devant le monde des bonnes actions qu'on a pu accomplir, on leur enlève leur principal — je dirais leur seul mérite — qui est la sincérité.



Pour se vanter du bien qu'on a fait, on change une satisfaction intime en une récompense grossière.

Cette vanité, qui fait suspecter aux autres la pureté de nos intentions, nous fait douter de nous-mêmes.

La véritable charité et le véritable mérite s'ignorent eux-mêmes.

Une Romancière Italienne

I

Depuis que le *Risorgimento* littéraire de l'Italie est venu faire concurrence aux nébuleuses dont le génie du Nord embrumait le cerveau latin, cet ami de la lumière et des franches allures, l'enthousiasme a été prodigué aux œuvres de quelques écrivains déjà célèbres, mais on ne s'est guère occupé, en France du moins, de la part que les femmes italiennes ont prise au renouveau intellectuel de leur pays. On commence à s'apercevoir qu'elles méritent mieux de l'attention du public, et que si aucune d'elles n'a encore atteint les plus hauts sommets, plusieurs se sont assurés une place très honorable à côté des maîtres publicistes et romanciers de la Péninsule.

La marquise Colombi (M^{me} Torelli-Voillier), dont la plume a du charme, de la délicatesse et de la variété, le fin analyste de la nature féminine qui signe *Neera*, et M^{me} Matilde Serao, pour ne citer que les plus appréciées, au delà des Alpes, ont conquis une réputation méritée.

La plus célèbre, celle dont le talent a le plus de vigueur et d'éclat, sinon de profondeur, est sans conteste M^{me} Matilde Serao. Comme M^{me} Torelli, qui a épousé le rédacteur en chef du *Corriere Della Sera* de Milan, M^{me} Serao s'est unie à un publiciste directeur du *Mattino* de Naples, et elle est devenue sa collaboratrice assidue. Elle vit donc dans un milieu très favorable à son activité infatigable et à sa faculté d'observation qui est d'ordre supérieur. Certains de ses admirateurs ont rapproché son nom des grands noms de George Sand et de George Eliot, amis maladroits dont les pavés sont à redouter. M^{me} Serao n'a ni les envolées poétiques, ni la passion, ni la beauté de style de la première, ni la profondeur philosophique et le grand savoir allié au génie artistique de la seconde. Toutefois elle se rapproche de l'une par sa générosité d'âme et sa préoccupation des problèmes sociaux, et elle lui est supérieure par une conception morale plus pure ; comme George Eliot, elle excelle dans les œuvres que lui inspirent ses souvenirs plus que dans celles dont son invention fait tous les frais ; si l'on tient absolument à chercher des comparaisons, ce qui ne nous paraît nullement indispen-

sable, c'est à une école plus récente que l'on peut rattacher M^{me} Serao, bien qu'elle en condamne l'esprit. En effet, par la minutie de l'observation et la surabondance du détail, elle appartient à l'école réaliste ; mais par le sentiment elle a le droit de se proclamer idéaliste.

Cœur généreux, esprit ouvert à toutes les questions qui passionnent la fin de notre siècle, sincèrement émue des souffrances du plus grand nombre, tourmentée de ce mal du doute, "plus douloureux que le septicisme, car celui-ci, dit-elle, peut nous donner au moins la tranquillité, tandis que l'autre nous pousse vers l'inconnu et l'inconnaissable," M^{me} Serao est devenue l'apôtre ardent d'un néo-christianisme que nous n'avons pas à discuter ici, ce dont nous nous félicitons, car son but et ses moyens d'action ne nous paraissent pas très clairs.

Nous comprenons les incrédules, si opposés qu'ils soient à notre manière de voir. Nous ne comprenons pas les chrétiens qui, tout en proclamant que "le Christ est immense et surhumain," prétendent perfectionner son Evangile.

M^{me} Serao est allée à Jérusalem, comme M. Pierre Loti. Comme lui, elle en a rapporté un livre qui aura pour titre : *Au pays de Jésus*, et de plus, "un désir d'inconnu, d'infini et de surnaturel." Espérons que ses impressions de voyages auront une conclusion plus certaine et plus encourageante que celle de son illustre émule. Peut-être en résultera-t-il aussi une modification dans la manière de l'artiste, car jusqu'ici sa vision photographique des choses et son exposition réaliste des faits n'annonçaient en rien une idéaliste mystique.

II

L'œuvre de M^{me} Matilde Serao est déjà considérable, trop considérable peut-être ; on a quelque droit de trouver qu'elle abuse parfois de sa facilité, et que son beau talent gagnerait à être tenu en bride, à subir un régime de condensation et d'émondage.

Le manque de mesure, la déféctuosité de la com-

position sont des imperfections qu'elle partage avec plus d'un de ses confrères italiens ; ils sont trop du pays des " improvisateurs " pour savoir toujours se borner. Sacrifier une jolie description (elle en fait de charmantes), un incident poignant, un type intéressant, à l'harmonie de l'ensemble ou à la marche du récit, ce sont là des holocaustes auxquels M^{me} Serao ne se résigne pas facilement. En revanche elle possède ce don de vie rare et précieux sans lequel on crée des marionnettes et non des êtres humains. Ses personnages, généralement nombreux, ont chacun une individualité distincte, qui prend facilement sa place dans le souvenir et dans l'intérêt du lecteur.

Comme la majorité des romanciers italiens, M^{me} Serao est de sa province (qui fut un royaume), — autrement dit, elle est particulariste. Elle est, de plus, pessimiste, sinon quant à l'avenir, du moins quant à l'état actuel de son pays. L'esprit de particularisme est l'œuvre des siècles, de l'histoire entière de l'Italie, qui a créé plusieurs nationalités sur le même sol et accentué la diversité des origines par celle des intérêts. L'unité politique a pu être hâtée par la violence ; il n'en va pas de même pour l'unité intellectuelle et morale ; on ne change pas les sentiments aussi facilement que les frontières.

" Avec le point de concentration, a dit M^{me} Serao, le moyen d'unification nous manque. *Rome capitale!* Des mots ! Rome est Rome et sera toujours Rome, mais ne sera jamais la capitale de l'Italie ; elle ne sera jamais la troisième Rome, qui serait vraiment trop petite comparée à ses devancières et limiterait trop cruellement son immensité presque divine. Florence eût été la capitale italienne par excellence, de par la langue qu'on y parle, ses traditions littéraires, ses coutumes vraiment italiennes, son histoire politique et sa situation géographique. La littérature est aujourd'hui victime d'une phrase fâcheuse : *Rome ou la mort !*

Les siècles futurs déferont-ils ce qu'ont fait les siècles passés ? C'est possible ; mais avant d'avoir une école italienne en littérature, on aura, pendant longtemps encore, simplement comme dans l'histoire des beaux-arts, des maîtres lombards, vénitiens, romains, florentins, siciliens ou napolitains. On ne s'en plaindra pas si les artistes de la plume

peuvent rivaliser avec ceux du pinceau, de l'ébauchoir et du ciseau. *Pazienza!* comme ils disent au-delà des Alpes, on n'en est pas encore là !

Est-ce à cette influence indélébile de la terre natale, de la race, de la petite patrie dans la grande, que la plupart des romanciers italiens doivent leur supériorité dans ce que nous appellerons " la nouvelle de terroir " ? Toujours est-il que, même chez les plus fameux, ces nouvelles nous semblent avoir des qualités de sincérité dans le sentiment, de vérité dans les caractères, de poésie pénétrante et spontanée, que ne possèdent pas au même degré leurs œuvres de longue haleine.

M^{me} Serao est avant tout et exclusivement Napolitaine ; c'est une condition de succès dans son pays natal, qui se mire dans ses œuvres ; cela peut devenir un désavantage aux yeux de l'étranger qui demande à l'œuvre d'art un intérêt moins restreint ; ceci est affaire de goût. Tout en reconnaissant que ses nouvelles ne donneraient pas une idée complète des ressources de son talent et de son imagination, nous devons néanmoins ranger quelques-unes d'entre elles parmi ses œuvres les plus parfaites.

Presque toutes sont tristes, et cette tristesse, partagée par tant de ses contemporains, est un désappointement. On devait espérer que le pays du soleil ferait l'aumône à notre monde assombri de quelques chauds rayons, d'un peu de cette insouciance spirituelle et réjouissante qui semble jaillir de son sol privilégié.

Il n'en a rien été ! Si la littérature reflète l'état d'âme d'un peuple, on est autorisé à conclure que, jusqu'ici, le nouvel ordre de choses n'a apporté aux Italiens ni le bonheur, ni même la satisfaction relative. Qui l'eût cru ? Naples, la belle et paresseuse Naples, mollement étendue aux bords de sa mer de saphir, la patrie de *Pulcinella* et des *lazzaroni*, du rire et de la tarentelle, Naples ne présente plus à l'observation de son meilleur peintre que des tableaux sombres, désolés, mélancoliques ou lugubres ! S'il ne lui restait pas son admirable nature, l'artiste ne saurait où trouver de quoi rasséner ses yeux et son inspiration. Qu'elle étudie le monde élégant dans *Fantasia*, dans *Addio amore* ou dans *Per Monaca*, ou la classe moyenne dans *Il romanzo della fanciulla*, ou bien encore les

milieux populaires dans certaines de ses nouvelles, c'est toujours l'aspect douloureux des choses qui la frappe et qu'elle dépeint. La plupart de ses héroïnes n'ont rien à envier, en fait de démoralisation, à celles de M. Annunzio, bien qu'elle n'use pas des mêmes moyens pour nous les faire connaître. En vérité, les femmes italiennes pourraient se plaindre de leurs romanciers. On est tout soulagé quand on en rencontre une vraiment sympathique, et l'on se refuse à croire qu'elles ne soient pas un peu calomniées.

Quant au style de M^{me} Serao, il est fort incorrect, et elle en convient avec une parfaite bonne grâce, mais sans contrition ni ferme propos. Elle est de ceux qui déplorent en Italie le manque d'une langue bien fixée et adoptée par tous. "Voyez, disait-elle au cours d'une interview, ici, à Naples, nous avons trois langues : l'une littéraire, du grand monde, plus factice que réelle ; puis un dialecte vif, clair, pittoresque, sans grammaire ni syntaxe ; et enfin une langue moyenne que j'appellerai *bourgeoise*, employée dans les journaux et qui corrige le dialecte, en perd la vivacité et s'efforce d'imiter la langue distinguée sans en acquérir la limpidité. Moi, qui ai si souvent été accusée d'écrire dans une langue mauvaise et des plus imparfaites, moi qui avoue que je ne sais pas écrire bien, j'admire à genoux ceux qui savent fixer leurs idées en une langue choisie et lumineuse. J'ajoute que j'ai deux raisons pour ne pas savoir écrire : l'une personnelle, due peut-être à des études incomplètes (j'ai fait toutes celles de l'École normale, dit-elle, non sans malice) ; une autre résultant du milieu, c'est-à-dire de l'existence des trois langues en question. Mais si la mienne est incorrecte, si je ne sais pas écrire, je vous avoue que dans le cas où, par hasard, j'apprendrais à mieux faire, je n'userais pas de mon savoir nouveau. Je crois qu'avec la vivacité du langage incorrect, de ce style inégal et rebelle, j'en infuse la chaleur dans mes œuvres, la chaleur qui, non seulement vivifie les corps, mais les préserve de la corruption du temps. J'ai un public qui me lit et me suit."

III

Et comment ne la suivrait-il pas lorsque, par exemple, elle le conduit dans l'*Idylle de Polichi-*

nelle, à ce théâtre napolitain et populaire par excellence, le *San Carlino*, quand elle lui montre l'homme aimant et souffrant comme les autres hommes sous le masque et le déguisement de son héros favori, de celui qui personnifie son esprit satirique, rebelle et philosophique, ses passions, ses aspirations, ses haines et ses prédilections, qui est un type et une manifestation, l'incarnation du tempérament méridional, l'aspect protéiforme d'un peuple entier, tout, en un mot, excepté un individu, car si l'on sait son nom, l'on ignore généralement son visage ? Il devient si touchant, ce pauvre pâtre, esclave et maître de la foule, obligé pour lui complaire de crucifier son cœur ! Il est jeune, svelte, agréable à voir (mais on ne le voit pas) ; il a un cœur d'or, fidèle comme un soldat à l'humble drapeau que portent les Storace depuis quatre générations, dévoués à leur théâtre, à leur tâche, à leur public, incapables de s'irriter contre ses caprices, toujours prêts à le divertir, à lui plaire, à lui tout sacrifier. Gaetano a l'esprit ouvert, une verve de bon aloi ; il traduit des comédies italiennes en dialecte populaire, fait des parodies spirituelles qu'il joue avec talent ; il aime son métier parce qu'il se sent capable de faire oublier pendant quelques instants, au peuple qui peine et souffre, les duretés de sa vie quotidienne, et il jouit de son rire comme d'une bonne action. Quand il a vu par un trou du rideau des visages sombres et tristes dans la salle, il se dit tout heureux : "Nous allons bien voir si vous me résisterez longtemps," et lorsque les visages se dérident, il est fier de sa victoire ; plus elle lui a coûté d'efforts, plus il en est heureux.

Mais un soir il échoue, et l'*écueil*, ainsi qu'il appelle les réfractaires, est une jeune fille au visage pâle et sévère, plus remarquable par sa physiologie que par sa beauté proprement dite. Son front pur ne s'est pas éclairé ; la ligne ferme de ses lèvres ne s'est pas détendue ; elle a bien écouté ; elle n'a été ni indifférente ni triste, mais son jeune visage ne s'est pas départi d'une gravité impérieuse singulière à son âge. Elle ne paraissait pas s'ennuyer ; elle parlait sans sourire à sa mère ; que disait-elle ? A quoi pensait-elle ? Peut-être a-t-elle quelque amour en tête ? Gaetano n'aime pas cette idée. En vain il redouble d'efforts ; en vain le public applaudit frénétiquement. Seul le

visage pâle n'a pas changé d'expression ; il enveloppe les acteurs d'un regard froid, la bouche fine exprime, par la courbe dédaigneuse des lèvres, un énergique et dur mépris. Pourquoi ? pourquoi ? A force de se demander pourquoi, le pauvre Pulcinella ne peut plus détacher sa pensée de l'inconnue et s'aperçoit bientôt que l'amour sur les planches et l'amour dans la vie réelle sont deux choses très différentes. Un instinct prudent lui conseille d'oublier, de ne pas chercher à savoir, mais l'instinct ne peut lutter contre un amour de vingt ans ; il s'enquiert, il revoit les deux femmes, il apprend qu'elles sont de race noble et vivent des modestes débris de leur fortune ; d'abord, il les suit de lom, puis d'assez près pour être remarqué ; enfin, après des semaines, il se décide à écrire. Il est si humble, si respectueux, si fidèle, que le cœur de la jeune fille entrevoit dans sa triste vie la possibilité d'un bonheur inconnu ; elle a déjà beaucoup souffert ; elle estime ceux qui travaillent, et ce jeune homme qu'on ne voit qu'à certaines heures, toujours les mêmes, doit travailler ; la mère, de son côté, serait heureuse de voir sa fille protégée dans la vie, et la physionomie, les allures du jeune inconnu l'ont séduite ; bref, il est admis dans le modeste intérieur ; l'idylle commence, et pour lui le supplice, car il lui faut mentir sans cesse à cette enfant qu'il adore, trembler à toute heure d'être reconnu en sa présence, la tromper sur son nom, sur la nature de ses occupations. Où va-t-il ? Qu'espère-t-il ? Il l'ignore ; il sait seulement qu'il est fou et qu'il ne peut guérir. Il prend en haine son pauvre métier que Sophie Cantelmo méprise, car elle le lui a dit bien franchement, un jour qu'elle lui demandait où il l'avait vue pour la première fois. Changer d'état ! Impossible ; il n'est pas très instruit, et, d'ailleurs, personne ne veut du Polichinelle de San Carlino ! Alors il laisse agir la fatalité, et un soir la fatalité veut qu'il aperçoive, dans la même avant-scène que la première fois, la jeune fille et sa mère !

Son angoisse est horrible, mais son masque le cache et il déguise sa voix. On joue une parodie de *Rigoletto* que lui-même a faite. Avec le courage du désespoir, saisi de fièvre, il déploie un talent, une verve, une versatilité si merveilleux que le public trépigne d'enthousiasme.

Enfin la dernière scène est jouée ! On se lève

pour sortir. Sophie est debout et met son châle ; tout est sauvé. Mais tout à coup le public idolâtre est pris d'un de ces caprices impérieux auxquels un acteur ne peut résister. Il veut voir son Polichinelle bien-aimé. On crie : " Le masque ! à bas le masque ! " Tout est perdu ! Gaetano hésite. On hurle. Sophie a son visage froid et dédaigneux du premier soir.

Alors, d'un geste désespéré, l'infortuné arrache son masque et montre une figure de moribond ; il fixe son regard sur la jeune fille, mais la physionomie de Sophie exprime une douleur si terrible, un mépris si profond, que le malheureux se sent condamné, et baisse la tête...

L'idylle est finie ; Gaetano ne se tue pas, mais il meurt lentement, et la dynastie des Storace s'éteint avec lui.

Il y a dans ce court et poignant récit des détails d'une grâce, d'un charme, d'une délicatesse et un sentiment dramatique concentré que l'on ne rencontre pas au même degré dans les grands romans de M^{me} Serao, mais que l'on retrouve dans une autre de ses nouvelles. *Al'erta, sentinella !* la plus touchante qu'elle ait écrite et que son cœur de mère a dû lui inspirer en partie.

Dans le golfe de Naples, en face des bains situés près de la ville, surgit, des eaux bleues, l'île fleurie de Nisida, au centre de laquelle se blottit le baigne comme un insecte immonde dans le calice d'une fleur. Un jeune homme de vingt-six ans, grand, robuste, aux yeux bleus, à la chevelure fauve, au visage blanc, à l'air doux, est amené dans cet enfer. Au cours d'une discussion, dans un accès de colère furieuse, il a tué son père ; il est condamné à perpétuité. Il a laissé toute espérance ; on ne s'évade pas de ce rocher à pic fortifié par la nature et par les hommes, où, de quart d'heure en quart d'heure, la nuit, on entend se répéter tout autour de l'île : " Sentinelle, prenez garde à vous ! "

Mais, subitement, dans la nuit morne où Rocco Traetta, surnommé Sciuirillo, est plongé, une étoile se lève, petite, mais pour lui si brillante et si chère qu'elle illumine toute sa pauvre vie. Le gouverneur du baigne, le capitaine Gigli, brave officier au cœur tendre et généreux, a épousé Cecilia, jeune fille de condition modeste, délicate

—
1 La nouvelle a pour titre : *Al'erta, sentinella !*

et nerveuse, qu'il a aimée à la fois en époux et en père, qu'il a voulu mettre à l'abri des duretés de la vie, mais il n'a pu la soustraire aux conséquences de son tempérament sensitif, et la jeune femme souffre terriblement de l'atmosphère morale qui l'enveloppe, du contact journalier avec des voleurs et des assassins.

Ils vont et viennent par sa maison, y faisant toutes sortes de travaux, car cela coûte moins, et le capitaine n'est pas riche, et lorsque Cecilia en trouve un sur son chemin, elle frissonne et pâlit ; elle attribue à leur influence tout ce qui lui arrive de fâcheux ; tout lui semble souillé par leur présence, c'est une obsession, une véritable maladie qu'elle se reproche, car elle est bonne, et le capitaine qu'elle vénère lui a répété souvent, en essayant de paraître sévère : " Ce sont des hommes, Cecilia ; des hommes et des chrétiens." Singuliers chrétiens, il faut l'avouer.

Cecilia a un fils, le petit Mario, âgé de trois ans, trop grand, trop réfléchi pour son âge, qui hérite de la beauté, du charme, et malheureusement de la délicatesse nerveuse de sa mère.

Le galérien Traetta a vu l'enfant, et dans le désert de son cœur cette fleur s'est implantée, développée, a pris toute la place. Partout où la jeune mère promène son fils, elle aperçoit ce grand garçon robuste et roux qui les regarde humblement. Enfin, un jour qu'il la voit traîner avec peine la petite, mais assez lourde voiture de l'enfant, il s'enhardit, et, bien doucement, offre de la remplacer. Elle refuse presque avec colère. Peu après, Mario lui demande d'un air sérieux pourquoi. " — Ce galérien voulait me porter loin, bien loin, tu sais ? — Oui, oui. — C'est un malheureux. — Qui t'a dit cela ? — Papa," répond Mario, triomphant. La mère baisse la tête, continue sa route, et arrive sans y penser près du cimetière. Il est horrible ce cimetière, jonché d'ossements où les morts sont à moitié enterrés. — M^{me} Serao s'est complue, en cette occasion, à une description réaliste qui fait frissonner. — Et c'est là peut-être que Cecilia, son brave mari et son enfant adoré viendront dormir leur dernier sommeil ! L'émotion, jointe à la fatigue, terrasse la pauvre femme ; — elle s'évanouit dans l'herbe. Quand elle se ranime, elle voit son fils souriant dans sa petite voiture, et un grand galérien qui, étendu par terre, près de lui, agite une large feuille

de vigne pour écarter les mouches. La mère n'a plus peur ; elle se relève, et dit à Traetta en lui montrant la petite voiture d'un geste doux : " Allons-nous-en ! " Et le forçat radieux s'attelle avec empressement.

A partir de ce jour, il devient l'esclave, la chose, le chien fidèle du petit dont la tyrannie naïve lui ouvre le ciel. Etranges sont parfois les entretiens de ces deux êtres si disparates.

— Qui t'a fait ce vêtement ? demande un jour l'enfant, qui joue étendu sur la petite terrasse de sa maison.

— C'est le gouvernement.

— Et ce bonnet aussi ?

— Oui, monsieur.

— Il est bon, le gouvernement.

Le galérien le regarda, et se tut. Si l'enfant eût dit qu'il faisait nuit à midi, il aurait murmuré : Oui, il fait nuit. Après une intervalle, le bambin reprit :

— Qu'est-ce qu'on t'a donné à manger, Scurillo ?

— Des fèves dans le bouillon.

— Et pour second plat ?

— Encore des fèves dans le bouillon.

— Et pour dessert ?

— Des fèves, dit en riant le galérien.

Maintenant, ils riaient tous deux ; subitement l'enfant devint pensif.

— J'ai mangé du macaroni, Scurillo, dit-il en réfléchissant.

— A votre santé ! répliqua Rocco, toujours en riant.

— Est-ce que tu l'aimes, toi, le macaroni ?

— Oui, monsieur.

— Une autre fois, j'en mangerai moins et je t'en conserverai un petit plat.

— Peu importe, monsieur, dit le galérien attendri.

— Si, si, tu le mangeras, cria le petit garçon un peu irrité.

— Oui, monsieur, oui, monsieur ; ne vous fâchez pas, répondit aussitôt Traetta effrayé.

Le bambin, ennuyé, feuilletait son livre d'images.

— Lis ce qui est écrit, là, sous l'image. Tu ne sais pas lire ? Oh ! comme tu es bête !

— Si je savais lire, je ne serais pas ici, dit tristement Rocco après un instant de réflexion.

— Tu es ici parce que tu es un coquin, reprit l'enfant en riant.

— Oui, monsieur, murmura Rocco; mais celui qui sait lire ne va pas aux galères.

(M^e Serao paraît se faire d'étranges illusions sur la vertu de la lecture.)

— Tu es un coquin, et l'on t'a mis au baigne, répéta le petit toujours irrité.

— Oui, monsieur, oui, monsieur, répondit humblement Scieurillo.

Il se turent. L'enfant regardait les œillets encore fleuris en novembre. Une couche de poussière couvrait toutes les plantes.

— Dois-je arroser? demanda le galérien, devant la pensée de l'enfant et se levant aussitôt.

— Oui, mais ne jette pas trop d'eau, Scieurillo.

Le galérien, avec ses mouvements silencieux, fit pleuvoir l'eau délicatement sur la terre un peu brûlée des vases; le bambin suivant l'opération très attentivement.

— Arrose aussi un peu les feuilles, Scieurillo.

— Oui, monsieur.

Il restait un peu d'eau dans l'arrosoir; Scieurillo la répandit sur la petite terrasse pour la rafraîchir.

— Donne-moi un œillet, Scieurillo.

Le galérien cueillit délicatement une fleur et l'offrit à Mario.

— Je veux donner cet œillet à maman, dit l'enfant de son air réfléchi. Va le lui porter.

Le galérien regarda le garçonnet avec une mine épeurée.

— Va! ordonna Mario.

— Signorino, dit Traetta en hésitant, pourquoi ne le lui donnez-vous pas vous-même?

— Pourquoi?

— Ecoutez, signorino, cela vaudra mieux que vous lui donniez cet œillet; de vous, il lui fera plus de plaisir, signorino.

Sa voix tremblait tellement que l'enfant lui-même comprit son émotion. Mario le regarda froidement.

— Votre mère ne peut pas nous souffrir, reprit le galérien, parce que nous sommes des coquins; elle a raison, ajouta-t-il avec la plus profonde humilité.

— Elle a raison, répéta Mario.

Et, se levant sur ses jambes trop grêles, il rentra

dans la maison, en appelant: "Maman! maman!"

On entendit un bruit de baisers, et le forçat se sourit à lui-même.

N'est-elle pas charmante et poignante cette scène où l'enfant se montre si naïvement, si inconsciemment cruel, où le criminel retrouve toutes les douceurs, toutes les délicatesses dans sa tendresse pour le petit être débile qui le blesse sans le savoir et sans le vouloir, car Mario aime son forçat, seulement il l'aime comme sa chose, comme un grand polichinelle qui a l'avantage de marcher, de parler, de chanter pour l'endormir, de le servir aveuglément, et il a confusément conscience de lui faire grand honneur en acceptant tout cela! Cette psychologie enfantine est délicieusement observée et rendue, de même que le pouvoir exercé par cette faiblesse sur les forces qui l'entourent.

Hélas! le jour vient où une autre force s'abat sur elle et la trouve hors d'état de vaincre.

L'affreuse diphtérie saisit l'enfant et le terrasse après quelques jours de lutte. Pendant ces jours et ces nuits d'angoisse indicible, la haine, l'horreur de la mère pour le baigne sont devenues presque de la folie, et le pauvre Traetta lui-même ne peut approcher le petit malade.

Il ne le revoit que mort; dans son désespoir muet, il s'agenouille les yeux rougis comme par un flux de sang refoulé; il prie, et, selon une touchante croyance populaire, il dépose dans la main de l'ange envolé une lettre adressée à la sainte Vierge, lettre dans laquelle il demande à la Madone des Douleurs de lui faire grâce. Il sait que ce papier est sacré et que personne n'oserait y toucher.

La mère a exigé de son mari que l'enfant fût enterré à Naples, dans un terrain vraiment saint que n'ont pas profané les restes des criminels, dans un cercueil et des vêtements que leurs mains n'ont pas confectionnés, sous des fleurs écloses dans une atmosphère pure! Et Rocco Traetta, le galérien méprisé malgré son dévouement, suit jusqu'à la porte de fer, puis des yeux jusqu'à la côte napolitaine, la barque fleurie qui emporte toute la joie, le seul rayon de soleil de sa vie. Et le soir, Nisida est en émoi, des coup de feu retentissent, deux forçats se sont enfuis; on a retrouvé leurs chaînes dans les hautes herbes. L'un échappe à toutes les recherches; l'autre, le pauvre Scieurillo,

est découvert sur les rochers, le crâne fracassé ; il s'est évadé du bain, de la vie, de la douleur.

Combien on regrette que l'auteur, cédant à ce manque de mesure et de sélection dans le détail que nous avons signalé, ait alourdi cet attachant récit en y introduisant un long hors-d'œuvre, sous prétexte de patriotisme ! Que viennent faire là la réunion de Venise au royaume d'Italie, la joie

débordante du capitaine Gigli, ses discours enflammés et la fête qu'il offre à Nisida, sans en exclure ses trois cents bons galériens qui ne feraient qu'une bouchée de lui et de ses quelques soldats, si l'amour de la patrie ne les transformait tout à coup en doux et obéissants agneaux ?

Une œuvre d'art n'est pas une proclamation politique.

Le Physicien Archereau

L'humble savant dont parle ci-après un grand journal de France ne nous était pas inconnu. En 1891 la directrice de ce journal fit en chemin de fer et dans la même voiture que lui le trajet de Paris à St Denis. Dans un des premiers numéros de cette revue nous avons raconté les incidents de cette intéressante rencontre. Le vénérable érudit avait le véritable caractère du génie, professant un profond mépris pour l'argent et les biens du monde. A soixante-quinze ans il avait le regard candide d'un enfant. Nous avons vu avec plaisir que notre ami d'un moment allait recevoir au moins des honneurs posthumes.

Mme. D.

A Saint-Hilaire-le-Vouhis, petite commune du canton de Chantonnay, dans la Vendée, à peu de distance de la Roche-sur-Yon, la ville géométrique, on a célébré aujourd'hui la mémoire de l'inventeur Archereau.

Inventeur, il le fut, et dans la meilleure acception du terme ; il fut le type de l'inventeur.

Esprit novateur et audacieux dans ses conceptions, observateur judicieux, il était particulièrement attiré par les choses de la physique. Il fut de ceux qui aperçurent, avec une étonnante préscience, il y a trente ans environ, le rôle que l'électricité était appelée à jouer, et qui, bravant les doutes et les dénégations, avec la persistance que donne la conviction, la firent sortir du laboratoire pour la faire entrer dans la pratique, où elle a en quelque sorte tout dominé.

Les "régulateurs électriques" d'Archereau éclairaient déjà les chantiers de construction des Tuilleries et la Place de la Concorde, alors que l'un professait encore l'électricité, dans les établissements d'instruction publique, comme une sorte de curiosité scientifique embryonnaire.

C'est "le régulateur électrique" qui a été la grande et principale découverte d'Archereau.

Rappelons que l'on désigne ainsi la lampe électrique puissante, très perfectionnée aujourd'hui, dans laquelle les charbons, placés dans le prolongement l'un de l'autre, sont maintenus, au moyen d'un mécanisme quelconque, à un écartement constant. Ce réglage des charbons a été l'objet d'innombrables progrès ; mais Archereau en avait bien envisagé le principe.

Il eut aussi l'idée de la fabrication des charbons agglomérés et des briquettes, qui est l'objet d'une industrie considérable.

Inventeur, dans toute l'acception du terme, ainsi que nous l'avons dit, Archereau n'a tiré personnellement aucun parti sérieux de ses inventions ; son esprit très indépendant et entier, sans cesse à la recherche de quelque chose de nouveau, entrevoyant constamment le progrès en une matière quelconque, se détournait de l'exploitation pratique de ce qu'il avait découvert. Aussi sa vieillesse fut-elle assombrie par les privations et par l'absence d'un bien-être que son réel mérite eût dû logiquement lui procurer. Les amis de la science et les sociétés savantes spéciales s'efforcèrent assurément d'adoucir ses dernières années ; mais les ressources sont toujours trop restreintes, dans des cas pareils, en présence de ce qu'elles ont à soulager. Il est certain qu'Archereau aura surtout recueilli une notoriété posthume dont l'érection du monument de Saint-Hilaire-le-Vouhis est la juste consécration.

C'est bien là ce qu'ont fait ressortir les différents orateurs qui ont pris aujourd'hui la parole, à Saint-Hilaire-le-Vouhis, où le buste d'Archereau a été érigé, et à la Bouxière, où a eu lieu en suite l'inauguration d'un médaillon placé sur la maison natale d'Archereau.

Enquête sur le Travail des Femmes

EN AUTRICHE.

Dans le courant de l'hiver dernier, deux jeunes ouvrières étaient appelées à comparaître devant le tribunal de police correctionnelle de Vienne. Le propriétaire d'un magasin de confection les accusait d'avoir porté au Mont-de Piété l'ouvrage qu'il leur avait confié. L'interrogatoire révéla un de ces drames si fréquents dans les grandes villes, et mit au jour une telle vaillance de la part des accusées qu'au lieu de la condamnation demandée, le tribunal ne trouva pour elles que des paroles de louange et de pitié.

Les pauvres petites, chargées d'une mère infirme, passaient les jours et une grande partie des nuits à un travail de couture si mal rétribué qu'elles en tiraient à peine de quoi vivre misérablement. Leur mère étant venue à mourir, pour la faire enterrer décentement, elles avaient mis momentanément en gage quelques-uns des objets qu'on leur donnait à confectionner. Avant le jour fixé pour leur comparution à l'audience, elles étaient parvenues, à force d'application, non seulement à rendre aux marchands les objets empruntés à son insu, mais encore à payer l'amende qu'il leur avait imposé de son propre chef, sans attendre l'arrêt du tribunal. Le concierge de la maison où habitaient les jeunes filles, les voisins entendus comme témoins à décharge, avaient été unanimes à louer leur conduite laborieuse et irréprochable ; conduite véritablement méritoire au milieu des tentations d'une grande ville.

Le Viennois, si gai et si bon enfant, a le cœur chaud, l'émotion prompte, et l'auditoire fut touché de ce petit drame. Mais là où le public de la salle d'audience n'avait trouvé qu'un sujet d'attendrissement, les esprits clairvoyants remarquèrent surtout deux choses : la modicité dérisoire des salaires et la puissance presque sans contrôle du patron. Ce n'était sans doute qu'un cas isolé ; rien ne prouvait qu'il se répétait souvent, mais rien ne prouvait le contraire, puisqu'on ne possédait jusqu'ici que des renseignements assez peu précis sur la situation des femmes employées dans les diverses branches de l'industrie, et dont le nombre atteint, en Autriche, le chiffre de *cinq cent mille*.

L'importance toujours croissante du mouvement

féministe, les rapports étroits de ce mouvement avec la question sociale, attirent de plus en plus l'attention des esprits sérieux. Le Parlement autrichien ayant mis à l'étude un nouveau projet de lois relatives à l'industrie, quelques personnes ont pensé que l'initiative privée pourrait prêter utilement son concours aux législateurs et faciliter leurs travaux en les éclairant. Une commission, composée d'un ecclésiastique, de quatre dames, de médecins, de députés, de professeurs, de membres du conseil municipal et de la chambre de commerce, s'est réunie à Vienne au commencement de mars, dans le but d'organiser une enquête sur le travail des femmes.

Cette entreprise, accueillie d'abord avec scepticisme, méfiance, hostilité même, a fini par éveiller l'intérêt et conquérir les sympathies. On a vite reconnu qu'elle ne visait point à l'agitation politique ou religieuse, puisque les membres de la commission appartenaient à différents partis et à des confessions diverses. Dès les premières séances, l'inspecteur général de l'industrie et de hauts fonctionnaires du gouvernement en devinrent des auditeurs assidus, et les comptes-rendus trouvèrent place dans les colonnes des journaux. Mais toutes les préventions ne sont pas vaincues.

Après 35 séances, d'une durée totale de 119 heures, et au cours desquelles 300 ouvriers et ouvrières et 14 entrepreneurs ont été entendus, l'enquête vient d'être terminée. La commission a résolu de publier dans son intégrité le protocole sténographié des séances, afin de mettre toutes les informations à la portée du grand public. On ne saurait lui offrir de lecture plus instructive et plus intéressante. Qu'il ne se laisse point rebuter par les chiffres ni par le style aride et monotone d'une pièce de statistique. Si l'art en est absent, elle contiendra en revanche plus de véritables documents humains que bien des romans de l'école réaliste. Ce qui passera sous nos yeux, ce ne seront point des figures embellies ou noircies par l'imagination de l'écrivain, la nécessité des contrastes, les besoins d'une thèse ou tout autre procédé littéraire ; ce sont des êtres vivants, créés à l'image de Dieu, respirant, travaillant, souffrant, se dévouant sous le même soleil que nous.

Courrier de la Mode

Le temps fraîchit, et les plus coquettes sont obligées de jeter un léger vêtement sur leurs épaules. Heureusement, la mode est complice des jolies tailles et ne veut pas les cacher.

TOILETTE DE PROMENADE.

Par exemple, voici une robe en drap de soie noisette, dont le paletot, tout en étant flottant, laisse deviner la sveltesse de la taille. Les manches, le col et des pointes s'ornementent de sou-tache noire ou brun foncé.

Le chapeau est en feutre vieux rose, agrémenté de plumes noires, bordé de velours noir avec roses de peluche jaunes posées sous la passe et sur le chignon.

Il ne sera peut-être pas inutile que je rappelle ici les nuances préférées pour les toilettes de cet automne et de cet hiver : bleu franc, blue libellule, vert laurier, vert sauterelle, vert chasseur, brun franciscain, noisette, violine, violet parme, pruneau, gris croisé, gris de lin rouge, cerise ou rouge framboise, rouge grenade, jaune dollar, fauve, mandarine, beige naturel et bleu marine. Le blanc, pour le soir, sera teinté de bleu, rose, vert, jaune, etc. ; et, pour la ville, beaucoup de bleu et vert, en soie et en lainage, de toutes combinaisons. Pas mal d'écoisais également.

CORSAGE-FICHU.

Les fines tailles s'en accommoderont parfaitement. Il protège les épaules tout en laissant voir le buste. J'en ai vu un en taffetas vert et bleu ornementé de velours noir ; ceinture de velours noir à deux coques ; col tuyauté ; ce corsage peut se faire en petit drap *nonnette*.

LINGERIE.

Jamais le luxe de la broderie et de la belle lingerie n'a été plus cultivé qu'en ce moment ; la broderie, jadis délaissée, reprend ses justes droits ; nous la voyons même sur les flanelles légères que l'hiver va faire entrer forcément dans le domaine de la lingère. Ces flanelles crème, roses, bleues ou mauves se brodent au passé de soies lavables, ce qui permet de jeter des bouquets de fraisiers ou d'églantiers sur les jupons, les matinées et les

figaros intérieurs ; ces figaros de flanelle avec ou sans manches tiennent peu de place sous la robe, servent de cache-corset et n'encombrent pas la taille. On fait de charmants *dessous* en fine flanelle pour les frileuses ; sur la peau on met le *crêpe de santé* qui tient peu de place et remplace absolument la flanelle. Le pantalon, le petit jupon et le zouave sont en flanelle assortis, festonnés et brodés. Il y a aussi des *dessous* en *ouatine* de soie garnie de valenciennes ou de dentelles du Puy. La ressemblance des dentelles du Puy avec celles si appréciées de l'Oberland leur donne une entrée dans les plus riches trousseaux. On fait aussi des jupons en ouatine, parfumés de poudre d'iris, d'orchidée ou de verveine, et on les double de surah. Les figaros de ouatine peuvent aussi se parfumer en glissant quelques feuilles de papier Joseph qu'on a imbibées auparavant dans de l'essence au parfum préféré. On sait qu'il est de rigueur que la lingère offre un sachet parfumé à la jeune mère qui lui commande une layette, à la jeune fille qui commande un trousseau. Ce sachet en satin ou soie brodée on en mousseline brodée sur transparent de soie sert à mettre les mouchoirs, les voilettes et les dentelles.

La vogue des parures, col et manches continuera pour cet hiver : cols rabattus et empesés pour toilettes de rue, etc., parures brodées avec dentelles pour robes habillées. Les grands cols brodés avec volants se porteront beaucoup pour jeunes filles et enfants ; ces cols affectent plutôt la forme carrée que la forme ronde. Ils enjolivent tout de suite la toilette la plus simple. Ils se font en batiste nansouk à petits plis, avec points riches et entre-deux de broderies ou de dentelles.

Les chemises de jour se cintrent de plus en plus à la taille pour prendre le moins de place possible sous le corset, et les chemises de bal se font en batiste ou nansouk très fin, très cintrées à la taille, se détachant à l'aide d'un bouton ou d'un ruban sur l'épaule pour dégager le décolleté. Ces chemises, si elles ont des volants pour avantager les femmes minces, ne doivent pas continuer le volant dans le dos.

Les cache-corsets sont décidément très courts ; on peut les couper d'engrelures à chaque couture ou de fins entre-deux de broderies.

Le mélange de batiste de couleur et de batiste blanche prête à combinaisons charmantes pour la lingerie, lorsqu'on sait rehausser cette réunion par de la broderie.

Le Mariage

Ce vigoureux article de notre excellent confrère parisien exprime des vues consolantes. Il rassurera les esprits alarmés par la peinture que les écrivains de France se plaisent à faire des mœurs de la société française. Il convient au *Féminisme chrétien* de réhabiliter la femme que la littérature nationale a tant décriée depuis Balzac.

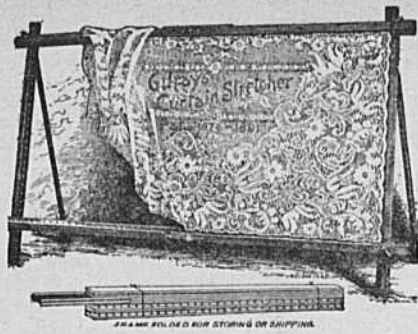
Pourquoi s'est-on tant moqué du mariage? En France, surtout, il semble de bon ton d'en rire et d'en médire. C'est aujourd'hui un parti pris absolu de le regarder comme une institution démodée qui a fait son temps, comme une vieille coutume qu'il serait urgent de remplacer par quelque autre convention où seraient mieux respectées les libertés d'un chacun. Car nous en sommes là, qu'on ne parle plus tant de la liberté que "des libertés." Cependant, depuis que le monde existe et que les sociétés humaines se sont constituées, on a reconnu la nécessité d'entourer le mariage de cérémonies, soit civiles, soit religieuses, qui offient à l'un comme à l'autre des deux époux des garanties morales et matérielles. Il faut bien croire, d'après cela, que l'union libre ne présente pas la sécurité nécessaire à l'intérêt des familles, et par conséquent à l'intérêt social des peuples. Et si l'on doit s'étonner de quelque chose, c'est de voir des femmes réclamer cette union libre, au nom d'un bonheur imaginaire, alors que toute femme qui réfléchit sérieusement devrait, au contraire, demander au législateur d'entourer le mariage de toutes les garanties d'indissolubilité possibles. C'est ce qu'ont bien compris celles qui ont le souci de la dignité féminine et que n'égarent pas de vagues aspirations vers un bonheur mal défini, insaisissable utopie ou menteuse chimère. Certes, nous ne voulons pas dire que l'institution du mariage ne puisse et ne doive recevoir des améliorations ou subir des réformes pratiques. Mais réformer n'est pas détruire. Quand nous élevons un enfant au caractère difficile, aux penchants dangereux, nous nous efforçons de corriger ses défauts et d'incliner ses tendances vers le bien. Il ne nous vient pas à l'esprit de le supprimer parce qu'il est insupportable. Ce serait une bien étrange manière de lui apprendre à vivre. Il en doit être de même du mariage, institution nécessaire et perfectible, qu'il faut

tâcher de rendre supportable en en rendant les charges, les droits et les devoirs à peu près égaux entre les deux époux, mais qu'il est maladroit et dangereux de saper par la base, comme on le fait trop volontiers aujourd'hui.

En vérité, on serait tenté de croire que nous ne sommes plus les fils de nos pères, lorsqu'on entend nos poètes, nos philosophes et nos romanciers — nos romanciers surtout — parler des femmes en général et du mariage en particulier. Ils ont détruit le respect de la femme. Et pourtant où donc la femme, partout ailleurs esclave ou courtisane, était-elle plus respectée qu'en Gaule? Qui ne sait qu'au temps des Druides, même alors qu'une caste privilégiée détenait le pouvoir et formulait des lois, ne consentant à départir l'instruction qu'au petit nombre et maintenant volontairement la plèbe dans l'ignorance absolue, les femmes, filles, sœurs, épouses ou mères des guerriers et prêtres assistaient au conseil où se décidaient les destinées de la nation? Velléda, la prêtresse inspirée, ne donnait-elle pas son avis sur la paix et la guerre? Qu'il s'agît de commerce ou d'alliance avec les peuplades voisines, elle avait non seulement voix délibérative, mais son conseil était écouté et suivi. Et avant elle, qui fut la dernière druidesse, et mourut héroïquement en défendant l'indépendance de sa patrie, d'autres avaient pris part au Conseil des druides, délibéré avec eux sur la paix et la guerre, présidé aux sacrifices et aux cérémonies religieuses ou guerrières. Celles-là dont les noms sont tombés dans l'oubli à cause du recul des siècles, les vaillantes filles de la Gaule chevelue, ne sont-elles pas nos aïeules?

Le Moyen-Age, lui aussi, honorera la femme, en souvenir et pour l'honneur de la Vierge Marie, dont le Rédempteur du monde avait voulu naître. La chevalerie se faisait gloire de combattre pour "les dames." Les croisades sont pleines de leur souvenir, et les chants des trouvères leur sont dédiés. C'est un culte véritable, peut-être un peu profane, mais où la poésie puise ses inspirations les plus heureuses. Le cri dominant des mêlées épiques est alors : "Dieu et les dames." Et l'histoire du Moyen-Age se clôt sur la merveilleuse épopée de Jeanne d'Arc, simple villageoise, dont la bannière

SECHOIRS A RIDEAUX.



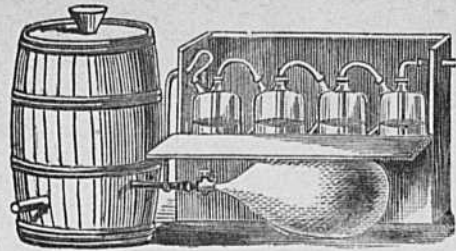
\$2.50
\$3.00
\$3.50
\$4.00
CHAQUE

Epargnent les Rideaux et donnent l'apparence de neufs. Chez

L. J. A. SURVEYER,

6 rue St. Laurent, MONTREAL.

GAZ reçu tous les jours.



DR. YOUNG,
DENTISTE,

Tous les derniers perfectionnements de la dentisterie.

1694 rue Notre-Dame, MONTREAL.

TELEPHONE No. 2515.



PIANOS! PIANOS!

a cinq Cordes, ou deux

PIANOS

Dans Un.

La plus grande découverte dans la fabrication des pianos par les célèbres manufacturiers **Hoerr** d'Allemagne. Venez visiter ces instruments avant d'en acheter d'autres. Toujours en mains les pianos des plus célèbres manufactures vendus pour du comptant à des prix défiant toute compétition, ou avec des conditions les plus faciles.

HURTEAU & GERVAIS,

Bell Tel. 6718.

1626 Rue Ste. Catherine,

MONTREAL.

P.S.—Une visite est sollicitée.

Nouvelle Maniere de Poser les Dentiers sans Palais

DENTS POSEES SANS PALAIS

S. A. BROUSSEAU, L.D.S.,

No. 7 Rue ST. LAURENT, Montreal

Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronne de Dents ou en Or en Porcelaine posées sur les Vieilles Racines.

LE COQUET Le plus complet des Journaux de Modes.

Texte illustre, Gravure colorée et Patron coupe dans tous les numeros.

Tous les samedis sans annexes - 18 fr. par an.
Tous les samedis avec annexes - 30 fr. —
Tous les 15 jours " " - 24 fr. —
Tous les 15 jours " " - 13 fr. —

Paris-Figurine JOURNAL DE MODES.

Texte illustre, 2 Figurines et Patron coupe dans tous les numeros.

Paraît le 1er et 15. — 28 fr. par an.

Le Journal des Modistes Journal Professionnel

EXCLUSIVEMENT EDITE POUR LES MAISONS DE MODES.

Paraît le 1er de chaque mois.

Edition française 18 fr. par an.
Edition étrangère en 6 langues 18 fr. —

Le Journal des Lingeres

LINGERIES,
CHAPEAUX,
LAYETTES.

Paraît le 1er de chaque mois.—Un an 8 fr.
Avec une gravure colorée de 5 chapeaux.... 10 fr.

Demander spécimens et conditions d'abonnements à

M. A. ALBERT, directeur, 6, rue Favart, Paris.

La seule Maison dans Montréal ne faisant affaire qu'au comptant

LA MAISON HAMILTON

Est celle qui offre le meilleur assortiment de Mantoux dans tout Montréal. Nous avons ce qu'il y a de plus nouveau sorti des meilleures Maisons d'Allemagne.

**Etoffes a Robes Anglaises, Etoffes a Robes Ecosaises,
Etoffes a Robes Francaises.**

Nous avons toujours en stock les dernières nouveautés importées, et les vendons à petit profit, ne vendant qu'au comptant.

La Maison Hamilton, RUE STE. CATHERINE,
Coin de la Rue Peel.



PROPOSITION.

Nous nous proposons de faire l'impossible pour donner satisfaction à nos clients et acquérir leur entière confiance.

LES
Lecteurs
... ET ...
Lectrices

... DU ...

“Coin du Feu”

Sont instamment priés de visiter la



SPEAK UP GENTLEMEN!
DISPOSITION.

Nous disposons de moyens qui nous permettent d'offrir des meubles neufs et de goût, au prix qu'on pourrait se procurer des meubles démodés à l'écan.



Cette chaise est en chêne poli avec siège en cuir frappé. Seulement \$4.00.

GRANDE EXPOSITION DE MEUBLES NOUVEAUX
FABRIQUES ET IMPORTES

Spécialement pour notre clientèle.

Les visiteurs sont toujours bienvenus, qu'ils achètent ou non.

RENAUD, KING & PATTERSON,

650 et 652 rue Craig



Cette chaise est en chêne poli avec siège en cuir frappé. Seulement \$4.00.

Pharmacie * Laporte

Propriétaire des Préparations suivantes :

SIROP PULMONAIRE COMPOSE,

Guérit les rhumes obstinés.

Sirop d'Hypophosphites Composés,

Excellent Tonique pour débilité et faiblesse causées par l'épuisement.

PHARMACIE LAPORTE,
1130 Ontario, - MONTREAL.

TEL. BELL 6365.

Le Gouverneur a Gaz Imperial

FERA EPARGNER DE

15 a 30 p.c. sur votre Compte de Gaz

S'adapte aux poêles à gaz, aux grils à gaz, aux engins à gaz et à toutes les fins manufacturières et éclairantes

On peut le voir fonctionner chez

GARTH & CIE,
536 RUE CRAIG.

entraîne contre l'Anglais non seulement la soldatesque grossière, mais encore les capitaines renommés, les vaillants dont la jeunesse avait été formée à l'art difficile et hasardeux de la guerre. Si nous sommes Français aujourd'hui, c'est à Jeanne que nous le devons. Elle seule, à l'heure où tout sombrait, ne désespéra pas du salut du pays. Qu'on le veuille ou non, la France lui doit être ce qu'elle est, et Jeanne, comme Velléda, est notre aïeule. Quiconque la renierait renierait l'âme même de la patrie ! Aussi tant que le Français demeura français de race pure, il garda son culte de la femme. L'épouse fut honorée et respectée. Ce n'est qu'à la cour des Valois qu'on commença à ridiculiser le mariage. La littérature devint licencieuse, et avec la venue des Italiens, qui avaient suivi Catherine de Médicis, la décadence des mœurs s'accrut. Le mauvais exemple vint de haut, mais ne gagna pas encore le menu peuple. Il fallut l'arrivée de Voltaire et de Rousseau pour parfaire l'œuvre de démoralisation. Une sorte de mot d'ordre franc-maçonnique convia, depuis, presque tous nos romanciers à dépoétiser le mariage au profit de l'amour, en sorte qu'à l'heure actuelle, les étrangers qui ne connaissent nos mœurs que par notre littérature peuvent se figurer que les ménages français sont une véritable école de dépravation. De ce discrédit jeté sur le mariage est née la pensée que voici : A quoi bon se marier, puisqu'on se conduit comme si on n'était pas marié ?

Cependant, que se passe-t-il ? Si l'on observe autour de soi, on s'aperçoit que les romanciers font preuve de plus d'imagination que de véracité, et que leur prétendue connaissance de "l'état d'âme" actuel est fort restreinte. La vérité est qu'il y a beaucoup de maris qui trompent leur femme, mais que les femmes qui trompent leur mari sont, proportionnellement, en très petit nombre. Pourquoi donc alors cette furie de généraliser quelques cas isolés ? Et pourquoi ce discrédit jeté sur le mariage, qui est l'essence de la famille et le garant de ses intérêts ? Est-ce qu'on oserait prétendre que l'union libre offre plus de gages de fidélité ? Ou que la facilité de changer d'époux ou d'épouse, au gré de son caprice, donne plus de dignité aux époux ? Ou qu'étant plus libre, on sera moins hypocrite ? Allons donc ! ce n'est pas sérieux.

Et en fait de dépravation, en voilà une fameuse école !

D'ailleurs, dans ce cas, qui nourrira les enfants ? A qui seront-ils ces enfants ? Il faudra donc décréter la recherche de la paternité, car enfin il ne serait pas juste qu'un second ou un troisième mari nourrisse les enfants du premier conjoint de sa femme. Pas plus qu'il ne serait équitable que la dot ou le salaire d'une femme contribuât à l'entretien des enfants nés de la demi-douzaine d'unions temporaires qu'il aura plu au mari de contracter avant de l'épouser à son tour.

N'est-ce pas assez, n'est-ce pas trop, qu'une loi autorise le divorce et permette la rupture du contrat librement accepté par les intéressés ? Le mariage est-il une institution moins respectable depuis qu'on en peut sortir ? Depuis quand la vie est-elle devenue méprisable ? Est-ce depuis qu'on meurt ?... Mais on meurt depuis qu'on naît, et la vie est et sera longtemps encore le premier des biens. Encore ne peut-on éviter la mort, tandis que personne n'est forcé de divorcer.

Surtout, pourquoi cette tendance à faire de la femme une machine à sensations ? Pourquoi cette manie de tout ramener à l'instinct, émanation de la matière animée ? Pourquoi persuader aux générations qui viendront après nous qu'il fut un temps où les Français respectaient ce qui était respectable, mais que depuis... nous avons changé tout cela ? Mais ce sont les romanciers qui ont changé tout cela, car, au bout du compte, le cœur humain est toujours le même. Le cerveau de l'homme seul se perfectionne — du moins, il le croit, car il le prouve moins qu'il ne le dit. Les gens qui nous dépeignent ces femmes si faciles à séduire, sa vite lasses de leur premier amour, n'ont-ils donc ni mère, ni sœur, ni épouse, ni fille qui soit digne de respect et d'estime ? Interrogez-les ; chacun d'eux vous répondra : Oh ! ma mère était une sainte ! Ils disent plus rarement, il est vrai : Ma femme est un ange ! Mais on sait que c'est de peur de rendre leur compagne orgueilleuse. Et ceux qui font les matamores seraient désolés qu'on les vit, dans leur propre ménage, se laisser mener par leur femme. Je ne serais pas étonné si l'on m'apprenait que Proud'hon — au cas qu'il fût marié, ce que j'ignore — était un bon bourgeois comme

tout le monde, dominé par une non moins bourgeoise ménagère qui n'a jamais su tout le mal que son mari disait des femmes, heureusement d'ailleurs, sans quoi la paix du ménage eût été précaire.

Le monde est peuplé de ces exceptions. Du moment que chacun a une mère, une sœur, une femme, une fille honnêtes, le nombre des autres décroît sensiblement. Il ne faut donc pas croire aveuglément ces ennemis du mariage... en volume. Le mariage demeurera, quand même, une institution néces-

saire. On modifiera le régime des contrats qui le régissent, mais on ne le supprimera pas. Tâchons donc de le rendre supportable en y introduisant des réformes devenues indispensables avec l'état actuel de nos mœurs et les exigences de notre civilisation à outrance, et tenons pour certain que les ennemis du mariage sont les pires ennemis de la société, puisqu'ils sapent la famille qui en est la base.

Marie Duclos.

La Fee

CHEZ MADEMOISELLE DE KERDIC.

Un petit salon de campagne. Décor très peu profond. Au fond, porte à deux battants. De chaque côté de cette porte, une fenêtre garnie de petits et de grands rideaux. A droite et à gauche, une porte en pan coupé. Au premier plan à droite, une cheminée; sur la cheminée, pendule, vases rustiques garnis de bruyère; à droite de la pendule, un pied de lampe carcel; à gauche, une lampe carcel allumée sur son pied, et avec un abat-jour. Au premier plan à gauche, un piano; dessus, une lampe carcel allumée, avec un abat-jour; à côté, une petite corbeille à tapisserie avec laine et ouvrage commencé, une étoile à dévider la laine. A côté du piano, un porte-musique. Au fond, à gauche de la porte à deux battants et à hauteur du soubassement de la fenêtre, un buffet; dessus, des couverts, une cuiller à potage, des couteaux, une pile d'assiettes, une bouteille de vin et une carafe, deux verres à pied. A droite de la porte à deux battants, une petite table à manger garnie de sa nappe, dessus, deux aigrettes plates et deux à potage, deux petits pains et trois serviettes. A droite de cette table, un siège, chaise ou x. A droite et à gauche de la porte à deux battants, une chaise; devant le piano, un tabouret tournant; à côté, un fauteuil. Près de la cheminée, une chauffeuse; devant, un petit coussin de pied. Sur un petit meuble de fantaisie, entre le piano et la porte latérale, à gauche, papier, plumes et encre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, FRANÇOIS.

(Le jour baisse. Au lever du rideau, François semble sortir de la porte latérale de gauche, il va à la cheminée.—Le comte de Comminges entre, par le fond: il entre brusquement; il est très pâle; il promène rapidement ses regards autour du salon. Apercevant François:)

LE COMTE.*—Ah! voici enfin un visage! (Il

* Le comte, François.

regarde François qui, à demi courbe, le considère de son côté d'un air curieux: le comte, pendant toute cette scène et pendant la moitié de la scène suivante, conserve un front soucieux et impassible, ne souriant jamais.—A part.) Singulier petit vieillard. *(Haut.)* Pardon, Monsieur, puis-je vous demander si vous êtes le propriétaire de cette maisonnette?

FRANÇOIS, *grondant: une voix lente et cassée.*—Hon! maisonnette!—Une habitation entre cour et jardin, avec dépaissance pour deux vaches, boulangerie, colombier, garennes et autres dépendances seigneuriales. Maisonnette!—Eh! Seigneur! Monsieur habite le palais des Tuileries, apparemment?

LE COMTE.—Je n'ai pas prétendu vous offenser, Monsieur; êtes-vous le propriétaire de ce petit château?

FRANÇOIS.—Propriétaire!... Non, Monsieur je ne suis pas propriétaire; je suis domestique!... Je suis domestique, pour vous servir;—c'est-à-dire pourvu que cela ne me gêne pas trop, car je suis d'un âge à ne me gêner pour personne, Monsieur, hormis pour ma maîtresse.

LE COMTE.—C'est trop juste, mon ami. Et votre maîtresse est probablement la dame voilée qui vient d'entrer dans cette maison. J'aurais désiré lui présenter mes excuses; je crains de l'avoir effrayée. Le hasard me l'a fait rencontrer, à la nuit tombante, dans la forêt voisine,—la forêt de Brocelyande, je crois,—près de cette fameuse fontaine des Fées... de Merlin... je ne sais comment on l'appelle...

FRANÇOIS, *se déridant.*—La fontaine de Merlin... de l'enchanteur Merlin... Mauvais endroit pour les rencontres, jeune homme... Eh! eh! *(Il rit en vieillard.)*

LE COMTE, *à part.*—Singulier vieillard! *(Haut.)* La supposant égarée, j'ai voulu lui offrir mes services....

FRANÇOIS.—Ah! ah! jeune homme! Eh! Seigneur!

LE COMTE.—Elle a eu peur, je suppose, et ce malentendu nous a conduits jusqu'ici,—elle se sauvant, moi la poursuivant... Pensez-vous qu'elle consente à recevoir mes explications?

FRANÇOIS, *très gracieux*.—Je le pense, jeune homme. Je m'en flatte. Eh! eh! (*Il rit en le regardant d'un air d'intelligence, et se dirige à droite vers la porte latérale.**) (*Traverse derrière Henri.*)

LE COMTE, *passe à part*.—Ce vieillard se moque-t-il de moi? Voyons donc. (*Haut.*) Dites-moi, mon ami, comment s'appelle votre maîtresse?

FRANÇOIS.—Elle s'appelle mademoiselle Aurore de Kerdic, bien qu'on la nomme le plus souvent dans le pays la Fée de Brocelyande.

LE COMTE.—La fée!... (*A part.*) Voilà qui est bizarre... (*Haut.*) La fée... dis-tu?... Et elle est jolie, j'imagine, en cette qualité?

FRANÇOIS.—Oh! charmante, Monsieur, du moins à mes yeux.

LE COMTE.—Elle est jeune, n'est-ce pas?

FRANÇOIS.—Oui, Monsieur, elle est jeune, du moins relativement.

LE COMTE.—Relativement... à quoi?

FRANÇOIS.—Relativement à moi.

LE COMTE.—Mais tu as au moins cent ans, toi?

FRANÇOIS.—Soixante-dix-neuf seulement, Monsieur, vienne la Noël.

LE COMTE.—Et ta maîtresse se trouve avoir à ce compte?

FRANÇOIS, *gracieusement*.—Cinquante-neuf ans, Monsieur, viennent les roses.

LE COMTE, *vivement, mais avec gravité*.—Il est inutile de la déranger, mon ami. Toutes réflexions faites, elle n'a déjà que trop souffert de mon importunité. (*A part, descendant un peu la scène.*) Est-ce une mystification?—est-ce un méchant caprice du hasard qui m'a conduit en présence de ce vieillard idiot et d'une vieille fille de province, à demi folle probablement?... Peu m'importe!... Je ne me donnerai pas l'ennui de pénétrer ce mystère... Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne porterai pas plus loin le fardeau d'une existence odieuse... Elle ne tenait plus que depuis trois mois qu'à un fil...—La curiosité... Le voilà rompu... tout est dit. (*A François, lui donnant de l'argent.*) Mon bonhomme, prends ceci; prends,—et adieu. (*Il fait un pas et se retourne.*) (*François traverse.*) Dis-moi**... (*A part.*) Oui,

l'idée me plaît... (*Haut.*) Cette fontaine de Merlin est-elle profonde, que l'on sache?

FRANÇOIS, *le regardant en dessous*.—Assez pour qu'un chien s'y noie.

LE COMTE, *fixant sur lui un regard attentif*.—Que veux-tu dire?

FRANÇOIS, *son accent de vieillard se marque d'une nuance de fermeté dans cette fin de scène*.—Qu'un chrétien qui se noie ne vaut pas mieux qu'un chien.

LE COMTE, *violemment*.—Comment sais-tu que je veux me noyer? Tu es aposté... tu es payé pour me dire cela!...

FRANÇOIS.—Vous vous parlez tout haut à vous-même; il ne faut pas être sorcier pour deviner vos projets... Eh! Seigneur! on a bien raison de le dire: Chaque temps a ses mœurs... Le grandpère et le père de Monsieur se sont fait tuer sur quelque champ de bataille,—pour leur pays,—et Monsieur va se noyer dans une mare—pour son plaisir... Voilà ce qu'ils appellent le progrès... eh! eh!

LE COMTE, *menaçant*.—Misérable vieillard!

FRANÇOIS.—Eh! oui, sans doute, je suis un misérable vieillard... un misérable vieillard qui a eu dans sa longue carrière plus d'une belle occasion de maudire l'existence et de jeter sa défroque sur la route;—mais qui n'en a jamais eu la pensée, Monsieur, parce que, s'il a manqué de pain quelquefois, il n'a jamais manqué de cœur.

LE COMTE.—Drôle!... Qui es-tu? Qui t'a payé, encore une fois, pour me parler ainsi?... Mais tu n'es qu'un agent subalterne dans l'intrigue qui m'enveloppe... (*François remonte, le Comte descend*) ce n'est pas à toi que je m'en prendrai... j'irai jusqu'aux machinateurs de cette outrageante comédie... ils sauront qu'il en peut coûter cher de rire à mes dépens... Où est ta maîtresse? *... Maintenant, je veux la voir...

FRANÇOIS.—La voici, jeune homme. (*La porte latérale de gauche s'ouvre: mademoiselle de Kerdic paraît.*)

SCENE II.

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE KERDIC,
*s'arrêtant, à peine entrée.***

(*Mademoiselle de Kerdic et François, par les signes d'intelligence qu'ils échangent dans le cours de la pièce, laissent entrevoir au public le secret de la comédie qu'ils jouent vis-à-vis de M. de Comminges.*)

LE COMTE, *d'un ton brusque*.—Ah! c'est bien!

* François, le comte.

** Le comte, François.

* François, le comte.

** Mademoiselle de Kerdic, François, le comte.

Madame ou Mademoiselle... *(Il fait violemment deux pas vers elle, et s'arrête tout à coup comme frappé de la distinction et de la dignité qui révèlent les traits et la tenue de la vieille dame; il s'incline.)*

(A continuer.)

Un autre piano "Pratte" vient d'être exporté aux Etats-Unis. Cet instrument qui fait honneur à l'instruction canadienne a été expédié à Chicago. Nous croyons savoir qu'un autre piano "Pratte" doit être expédié prochainement à un musicien américain.

GRAND OPERA.

On nous dit beaucoup de bien des artistes qui nous donneront du Grand Opéra la semaine prochaine au Monument National.

Les prix sont réduits et le choix du répertoire excellent :

Lundi, le 2 Nov..... Il Trovatore.
Mardi, le 3 Nov..... Lucia di Lammermoor.
Mercredi, le 4 Nov..... Bohemian Girl.
Jeudi, le 5 Nov..... Faust.
Vendredi, le 6 Nov..... Maritana.
Samedi, le 7—Matinée... Lucia di Lammermoor.
Samedi soir, le 7 Nov. } ...Cavalleria Rusticana.
Double affiche } I. Pagliacci.

Prix \$1.00, 75c, 50c, 25c.

L'IDÉAL DE L'ARTISTE.

" PARLE ! "

" Et maintenant, parle !..... " s'écriait Michel-Auge, en terminant son admirable Moïse...

Voici une œuvre d'art d'un autre genre, un instrument auquel on a réussi à donner quelque chose comme une âme, au point que l'artiste se croirait en présence d'une personnalité vivante... et des plus sympathiques.

Son nom est " Piano Pratte."

Pour le pianiste à l'imagination poétique, il est tour à tour l'interprète de la pensée, l'organe du sentiment aux mille nuances qui *parle et chante* sous les doigts.

Et mieux encore, c'est le causeur intelligent avec lequel l'artiste se sent en verve; c'est le confident auquel il aime à communiquer ses impressions, qui l'inspire à son tour, excite son enthousiasme, et sait prêter à ses accents une expression plus intense, une voix plus pénétrante... N'est-ce pas là le piano idéal ?

V. A. C.

Une promenade dans le WEST END n'est pas complète sans une visite à l'élégante

Pharmacie MacMillan, PHILLIPS SQUARE.

Son excellent assortiment de . . .

PARFUMS ET D'ARTICLES DE TOILETTE

offre un grand choix pour les cadeaux de

NOEL ET DU JOUR DE L'AN.

JOSEPH CONTANT

PHARMACIEN

1475 Rue Notre Dame, - MONTREAL.

Parfumeries, articles de toilette, produits chimiques, Médecines Brévétées, etc.

Ordonnances de Médecins préparées avec soin et avec les drogues les plus pures.

Le département des ordonnances est sous le contrôle immédiat de licenciés en pharmacie.

Hotel Victoria . .

QUEBEC.

Chambres en suite, avec bains, etc., etc.

PRIX MODERES.

Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable; il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicière.